3 1761 03596 9757

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/alphonsedelodv01golo

ALPHONSE

DE

LODÈVE,

PAR

Mme. LA COMTESSE DE G.***

TOME I.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, nº. 29.
H. NICOLLE, rue de Seine, faub. S. Germain, nº. 12.

1809.

LIBRARY
AUG 26 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

111590

ALPHONSE
DE
LODÈVE.

LETTRE I.re

Alphonse de Lodève à Ermance de S. Phal.

Bologne..... 1802.

Eh bien, mon cher ami, me voici à Bologne. Je suis arrivé ici avec une célérité extraordinaire; on eût dit que je volois sur les ailes du plaisir; ce n'est pas tout-à-fait cela; mais l'avouerai-je? l'ennui ni le chagrin ne m'ont point escorté. Eh quoi! vont s'écrier tous ceux à qui vous aurez l'indiscrétion de communi-

quer cette expression échappée à ma franchise. Quoi ! dira-t-on, quitter Paris, le quitter à l'âge de vingt-six ans, sans lui donner de regrets ! Se séparer sans chagrin de la société la plus aimable, du cercle le plus brillant, d'une femme qu'on aime et dont on est aimé !.... Hélas, mon cher Ermance, voilà précisément le mot si difficile à deviner dans ma conduite, et que mon amitié va confier à la vôtre, sans craindre d'être accusé de fatuité.

Cette femme dont la passion pour moi a fait tant de bruit à Paris, cette femme si sensible, si délicate en apparence; oui, cette femme, je n'en puis douter, n'aimoit que ma vogue, mes succès, ma réputation d'homme

à bonnes fortunes, que quelques folies, quelques erreurs de ma première jeunesse m'ont laissée malgré moi. Soyez-en bien sûr, mon ami, madame de Valcourt n'a jamais eu d'amour, mais elle a voulu me voir à son char, n'importe à quel prix; elle croyoit ce fleuron nécessaire à sa couronne, elle désiroit que tout le monde sût que je lui rendois des soins. Ceux qui me connoissoient peu, me crurent fort amoureux d'elle; ceux qui, comme vous, me connoissoient davantage, s'aperçurent que je n'en étois que foiblement épris. La vicomtesse est belle, élégante; sa conversation a du piquant, sa maison est agréable; tout cela me convenoit, tout cela accéléra notre liaison; je me crus aimé, je l'avoue;

cependant, mon amour-propre flatté n'exalta que ma tête, sans parvenir à enflammer mon cœur. Je me crus ingrat; j'en rougis, je dissimulai ma froideur, je cherchai à prendre toutes les apparences qui devoient faire croire à mon amour; le tout en vain; un instinct secret, indéfinissable, détruisoit le prestige, et rompoit le charme auquel je voulois m'abandonner. Quels furent mon étonnement, ma stupeur, lorsqu'une circonstance imprévue déchira tout-à-coup le voile que ma crédulité, (ma vanité peut-être) avoit posé sur celle dont, jusqu'alors, je me croyois tant aimé! Une lettre que je surpris ensuite, me prouva que j'étois un sot. Je fus convaincu de ce que mon cœur avoit deviné par son

éloignement pour cette femme; et sans éprouver d'autre ressentiment qu'un peu de dépit d'avoir été dupé, je rompis sans me plaindre, je quittai madame de Valcourt, sans avoir avec elle une explication dont elle auroit eu trop à rougir. Elle joua le désespoir, la jalousie; elle prétendit que l'intérêt que me témoignoit la petite de Murville, étoit la cause de notre rupture et le motif de mon refroidissement. Quelques-uns de ses propos parvinrent jusqu'à la jeune personne, jusqu'à son mari même. J'appris que M. de Murville étoit jaloux, que mille chagrins se préparoient pour sa femme; j'en fus vivement affecté; je me demandai avec douleur, si ce devoit être le salaire de la distinction qu'elle m'avoit

accordée. Effrayé des suites que tout cela pouvoit avoir pour Adèle, ennuyé de toutes les scènes dont me poursuivoit madame de Valcourt pour m'engager à renouer, je me ressouvins enfin que l'homme d'affaires, qui suivoit mon procès à Bologne, me sollicitoit depuis long-temps de venir hâter, par ma présence, la décision du bon droit et de la justice qui étoient réunis en ma faveur. Vingt-quatre heures suffirent pour déterminer mon départ. J'aurois bien desiré attendre à Paris votre retour de Bruxelles; mais l'époque en étoit incertaine, et dans votre dernière lettre vous ne m'en parliez que vaguement; d'ailleurs vous eussiez peut-être combattu mon projet; votre raison, toujours victorieuse,

eût subjugué la mienne; c'est ce que je voulois éviter. J'étois décidé à partir, et je vous le confesse, mon cher Ermance, je me réjouissois presque de votre absence, par la crainte de vous céder.

J'ai fait un voyage charmant. Je suis ici depuis hier soir, par conséquent je n'ai encore vu personne. Je ne suis pas sorti de ma chambre, parce que la poste part ce matin pour Paris, et, à mon réveil, ma première pensée, mon premier souvenir vous ont été consacrés. C'est à vous que j'écris, vous le seul que je regrette de tous ceux que j'ai laissés derrière moi. Qu'une correspondance suivie et exacte me console, mon ami, de la perte de ces con-

versations délicieuses, où votre éloquence prêtoit tant de charmes à ce que vous énonciez. — Faites-moi part de ce qui se passera dans ce cercle où vous allez reparoître et briller d'un nouvel éclat, dans ce cercle si aimable où la gaîté et l'esprit président, où la confiance ose paroître sans être suivie du repentir; instruisez-moi de tout, je vous en prie; on tient à ses habitudes, et je ne puis y renoncer sans quelques dédommagemens. Je veux être au fait des moindres circonstances; je veux savoir jusqu'aux soi-disant bons-mots de ce gros étranger dont le nom est si difficile à prononcer. Parlez-moi d'Adèle, parlez-moi de madame de Valcourt. Que fait la jolie Sophie? et sa maigre sœur?

Dès que celle-là aura trouvé le mari qu'elle cherche depuis tant d'années, ne manquez pas de me l'annoncer; envoyez-moi l'épithalame que vous vous êtes engagé de faire à cette occasion; mais sur toutes choses, mon cher ami, donnez-moi souvent de vos nouvelles, et ne négligez pas cette ancienne amitié qui ne vieillira jamais.

LETTRE II.

Non, mon cher Ermance, non, je ne fournirai pas le sujet d'une pièce nouvelle, si on veut lui donner pour titre : *L'Emigré par amour*. Par humeur? — cela peut être; par raison? — cela est.

Qu'aurois-je fait du dépit de Mme. de Valcourt, du sentiment naissant d'Adèle, de la jalousie de son mari? Tout cela ne m'amusoit guères, m'embarrassoit beaucoup, m'intéressoit fort peu. Les scènes réitérées que me faisoit la vicomtesse m'étoient à charge, autant que sa pré-

sence; et comment l'éviter, puisqu'elle me suivoit partout, puisqu'elle mettoit autant de suite à instruire le public des regrets que lui causoit notre rupture, qu'elle en avoit mis à afficher notre liaison. Une femme sensible s'attache à l'objet de son choix, sans songer, sans réfléchir si aimer est un bien ou un mal pour elle : le prouver à celui qui l'intéresse, fait le charme de sa vie; le mystère ajoute à son bonheur, parce qu'elle n'a d'autre ambition que celle de plaire à un seul. Le doute la blesse, le soupçon flétrit son cœur; la jalousie n'amène jamais l'aigreur près d'elle; si elle ose se plaindre, c'est l'amour même qui gémit, il parle par sa bouche, il retient l'ingrat qui, prêt à fuir, revient

aux pieds de celle dont l'ascendant lui fait abjurer l'erreur qui l'entraînoit.

Une femme comme madame de Valcourt, songe bien moins à la passion qu'elle ressent ou qu'elle inspire, qu'aux apparences qui doivent convaincre tout le monde de l'hommage qu'on lui porte, et des victoires qui la font triompher. Le refroidissement l'aigrit sans l'attrister; la perte d'un cœur n'afflige que sa vanité déçue ; l'inconstance d'un amant n'est à ses yeux que la fuite d'un esclave qui déjoue sa puissance, qui fane les roses de sa beauté ; bien moins affectée que celle qui, dans les mêmes circonstances, aime davantage, elle fera cependant beau-

coup plus de bruit; rien ne sera étranger à sa vengeance, tout moyen lui paroîtra légal pour l'assurer; elle prendra jusqu'au rôle de l'amante sensible et délaissée; mais, malheur à la victime qu'elle choisira pour but aux traits que son dépit l'enhardira à lancer!

Si je m'étois senti des dispositions à aimer Mme. de Murville, j'aurois bravé les éclats de son orgueilleuse rivale; mais quoiqu'Adèle soit très-jolie et très-aimable, je ne me suis pas soucié de ce nouveau roman. Mon absence, en m'effaçant de leur souvenir, ramènera le calme, et mon voyage me fera trouver, en Italie, le plaisir que je vais y chercher, avec cette légèreté si semblable

à l'indifférence, et qui porte notre hommage aux pieds de toutes les femmes, afin d'éviter le joug qu'une seule pourroit nous imposer.

Mais ne seroit-il pas temps, mon cher S. Phal, de vous parler de mon procès? Il n'est point gagné, sans doute; j'espère cependant qu'il le sera bientôt. Brogliezi ne pourra se refuser plus long-temps au remboursement des quatre-vingt mille livres que mon oncle m'a léguées, et qu'il a déposées chez lui, lorsqu'il mourut à Bologne. Il n'y a pas eu de contrat, il est vrai, mais j'ai des lettres qui prouvent la justice de ma cause, et la mauvaise foi ne peut rien contre une évidence aussi authentique que celle-là; d'ailleurs,

j'ai pour guide dans toute cette affaire le marquis de Veletri qui, étant l'ennemi personnel de Brogliezi, ne demande pas mieux que de me servir de tous ses moyens, pour assouvir une haine qui, quoiqu'antérieure à l'époque de mon procès, est toute aussi active que si elle avoit pris naissance dès aujourd'hui. En voici l'histoire.

La marquise de Veletri est Française; elle a dix-neuf ans maintenant, mais à peine en avoit-elle seize quand madame de Sauzai, sa mère, émigra comme tant d'autres, quoique beaucoup plus tard. Elle vint à Bologne, parvint à s'y maintenir, et y subsista des débris de son opulence passée. Veuve, n'ayant d'autres liens

que ceux de sa tendresse pour sa fille, elle réunit tous ses soins sur cet objet chéri qui lui tint lieu de tout ce qu'elle avoit perdu. La beauté de la jeune personne, son éducation, ses talens, ses vertus, lui attirèrent en même-temps les vœux du comte de Brogliezi, et ceux du marquis de Veletri. Tous deux étoient riches, jeunes, d'une naissance illustre; ennemis jurés d'ancienne date, ils devinrent dès cet instant rivaux implacables; cependant la différence de leur réputation dut être favorable au marquis; il méritoit la préférence, il l'obtint, malgré les intrigues secrètes qu'employa l'amant humilié, pour faire croire à madame de Sauzai que son gendre futur avoit déjà formé d'autres liens qui, pour

être clandestins, n'en étoient pas moins valides. Ce moment de trouble ne put durer; la vérité fut reconnue, le calomniateur confondu; le marquis sortit victorieux de la lutte, mademoiselle de Sauzai devint marquise de Veletri, et son époux, justement irrité, voua à son vil rival non-seulement tout le mépris qu'il méritoit, mais un redoublement de haine et un désir de vengeance dont je vais profiter.

Je n'ai pas encore vu la marquise. Elle est, dit-on, très-jolie, et son mari plus jaloux que tous les tuteurs de comédie. Si j'avois des projets sur elle, je dirois : tant mieux pour moi, ce sera un échelon à ma victoire. D'ailleurs ce mari seroit peut-être

plus facile à duper qu'un autre : c'est un petit homme très-vif, qui se croit très-rusé, très-subtil, et qui n'est qu'une espèce de fou, mais non dénué d'un certain genre d'esprit; sa conversation même est pleine de feu et brillante de saillies; il aime sa femme avec fureur, dit-on; mais il la gêne; mais il l'ennuie; en peut-il être aimé?

Madame de Sauzai est morte, il y a à-peu-près dix mois. Le désespoir que cette perte a causé à la marquise a fait craindre pour sa raison et pour sa vie. Sa tristesse commence à se dissiper, mais la mélancolie qui l'a remplacée, la rend insensible aux plaisirs de son âge, et son mari qui ne demande pas mieux que de la tenir

renfermée, ne cherche point à la contrarier là-dessus. Elle sort peu; on la rencontre rarement aux assemblées, plus rarement aux spectacles, presque jamais aux bals publics. Je la connoîtrai cependant, je le veux, je le puis; mes relations avec le marquis me mettant à même d'aller souvent chez lui, j'espère y être présenté à la marquise, et, à titre de compatriote, n'en être point éconduit.

Rassurez-vous, mon ami, je ne ferai point le connoisseur à mon retour à Paris; je ne déciderai point sur les beaux-arts, que je ne contemple qu'avec cet instinct inné qui porte toujours vers le beau. Sans en parler avec emphase, je verrai tout

ce qui reste de cette Italie qui, quoique dépouillée de ses chefs-d'œuvres, intéresse encore par les souvenirs attachés à son sol et à ses ruines. Je compte aller à Florence, à Rome, à Naples. J'admirerai la munificence et la sépulture des Médicis. Un Tacite, un Virgile à la main, je parcourrai les lieux que leur plume a consacrés; je croirai les avoir auprès de moi pour guides, ce sera là une de mes illusions! —Adieu, mon cher Ermance, philosophez au milieu de vos jouissances, effleurez tout, s'il se peut: en s'appesantissant sur les rêves de la vie, on ne peut être ni heureux, ni aimable; vous êtes l'un et l'autre, gardez-vous de changer, et surtout pour votre ami.

LETTRE III.

Soyez tranquille, mon ami, mes lettres ne seront jamais un journal de voyageur, comme vous semblez l'appréhender. Je n'irai point sur les brisées de ceux qui ont dépeint si bien, souvent si mal, tout ce qu'ils ont vu et tout ce qu'ils ont cru voir. Froidement exalté, je n'enflerai point mon style pour vous faire partager l'enthousiasme que je chercherai à ressentir; quand j'admirerai l'art et la nature, je le ferai en silence, et si je suis ému, je le serai beaucoup trop, pour courir après les mots et les phrases qui devront vous

le persuader. Ne le craignez pas, vous dis-je, vous ne trouverez dans mes lettres que l'histoire de ma vie, jamais celle de mon cœur, et toujours l'expression vive et tendre de mon amitié pour vous.

Vous croyez donc que madame de Veletri va devenir bien dangereuse pour moi? Je ne suis pas de votre avis, mon cher marquis; hier je lui fus présenté!.... et je ne suis point amoureux! je ne pense pas même que je le devienne jamais.... d'elle.

Il est vrai que la marquise est très-jolie; que ses grands yeux bleus sont fort beaux; mais elle les tient si constamment baissés sur son ouvrage,

qu'il n'y a pas moyen d'en détourner un regard. Son organe est charmant, mais elle parle fort peu; elle n'a ni l'amabilité de sa nation, ni la vivacité de celle qui l'a adoptée: hors une rougeur subite qui colore souvent son teint, et qui est l'effet d'une timidité extrême, rien n'anime cette physionomie qui seroit charmante si elle vouloit parler; ses cheveux sont d'un blond cendré; son teint, un peu pâle, porte l'empreinte de la souffrance; la mélancolie semble avoir dessiné ses traits, et le deuil qu'elle n'a pas voulu quitter encore, donne à tout son ensemble une harmonie dont la magie est irrésistible, et qui deviendroit dangereuse en effet, si l'intérêt qu'on éprouve alloit en augmentant;

mais l'impossibilité de fixer l'attention de la marquise, ou d'en obtenir autre chose que des monosyllabes, inspire presque du dépit de n'avoir pu se soustraire à l'hommage qu'un sentiment involontaire fait porter à ses pieds.

Il est sûr que son intérieur n'est point aimable, qu'il n'est point fait pour animer. M. de Veletri a pour sa femme la passion la plus fastidieuse ; c'est la gêne, la jalousie qui en sont la base; les soins les plus fatigans en sont l'expression. La marquise est assommée d'attentions importunes, et toujours surveillée tant par son mari lui-même, que par une vieille sœur du marquis, veuve d'un comte de Caraviglia, espèce

d'Argus, qui demeure avec elle et ne la quitte jamais. Cependant elle n'en paroît être ni gênée, ni impatientée. Est-ce bonté? est-ce impassibilité? Je crois l'une et l'autre.

Vous voyez, mon cher ami, que tout cela ne me convient pas. Je fais mieux, je mets le temps à profit, et, loin d'exhaler des soupirs, je me donne les airs d'écouter ceux d'une jolie petite brune qui m'a vu, m'a aimé, me l'a dit, et dont je me laisse adorer, sans toutefois faire le cruel avec d'autres. Je ne veux de chaînes qu'autant qu'elles sont légères; les prendre sans passion, les quitter sans regrets, est le but de mes amours..... Vous l'avouerai-je néanmoins? au sein des jouissances

les plus vives, je sens, au vide que j'éprouve, que mon cœur est fait pour aimer passionnément. Ah! si je trouvois une femme qui sentît, qui pensât comme moi, je lui consacrerois ma vie, et ma vie deviendroit tout amour. Mais je crois que cette femme seroit trop difficile à trouver : oui, mon ami, oui, bien plus difficile encore que l'homme exempt de préjugés, d'égoïsme et d'esprit de parti que vous me proposez de chercher céans; Diogène y useroit en vain sa patience et son huile. Employons mieux notre temps; prenons les hommes tels qu'ils sont; rions de leurs folies, amusons-nous de leurs erreurs, n'en partageons que les plus aimables, et, voués à l'amitié et aux plaisirs, cherchons

le bonheur en nous-mêmes et dans la réciprocité de nos sentimens.

Madame de Valcourt veut, dites-vous, me faire passer pour jaloux? On n'en croira rien, j'espère; mais si cela l'amuse, je ne lui en veux pas ; à présent qu'éloigné d'elle, j'ai oublié jusqu'à son existence, je lui permets tout..... hors les noirceurs.

Le chevalier de Traivan m'apprend, comme vous, le voyage d'Adèle; il ajoute que sa santé a besoin du climat de l'Italie et des bains de Pise. Ne croyez pas que je sois assez fat pour supposer que mon absence soit la cause de son mal; je me rappelle fort bien la délicatesse de sa

constitution, et le désir qu'avoient ses parens de lui faire faire un voyage dans les pays méridionaux. Je la verrai avec plaisir, et j'espère que M. de Murville, me trouvant ici fort occupé par d'autres, cessera de me redouter autant.

Je ne suis point étonné du peu de sensation que mon départ a fait dans votre cercle; on en a parlé pendant deux jours! C'est beaucoup trop long-temps, mon cher ami; je ne m'attendois pas à tant d'honneur, en vérité! Je n'ai pas de prétentions au souvenir de ceux que j'ai laissés à Paris, le vôtre me suffit; j'y compte, et je serai désolé si mon calcul est une erreur.

LETTRE IV.

Vous qui avez si gratuitement supposé que j'étois sur le point d'aimer la marquise, lorsque je vous disois qu'elle n'avoit point d'attraits pour moi, qu'allez-vous croire, mon cher S. Phal, quand je vous dirai que mes préventions contre elle ont disparu? A cet aveu je vois votre sourire : pauvre Alphonse! allez vous dire; pauvre Alphonse, que je t'ai bien connu!... Prenez-y garde, mon ami, vous vous trompez encore ; mais quelle que soit votre opinion, je crois devoir vous faire revenir de celle que je vous ai donnée sur la marquise et que j'ai été forcé d'abjurer.

Ah! gardez-vous de croire que sa bonté, sa patience soient l'effet d'une insouciante apathie! J'ai osé le penser, j'ai osé vous l'écrire; mais un instant a suffi pour détruire ma trop coupable erreur.

Je vais souvent chez le marquis, j'y passe ordinairement l'heure qui précède le spectacle, c'est le moment où il reçoit. La marquise et sa duègne président au cercle; l'une parle peu, travaille toujours, soupire de temps en temps: l'autre bavarde, crie et gesticule beaucoup. Depuis quelques jours, je commençois à varier dans ma façon de juger la marquise, je commençois à comprendre que son silence, sa froideur, et ce que je nommois son in-

sensibilité, pouvoient être un plan fait par elle, pour éviter les soupçons de son mari et l'éveil de sa jalousie. Que de raison, que de sagesse n'entrevis-je pas dans un pareil dévouement! Que je me sentis coupable de ne l'avoir pas deviné plutôt! — Hier à mon heure accoutumée, je fus chez le marquis : il n'y avoit personne, hors un vieil abbé habitué de la maison. La conversation s'engagea, elle devint animée ; M. de Veletri conta plusieurs anecdotes dont le dénoûment étoit toujours une saillie. Je jetai un coup d'œil sur la marquise, elle sourioit, et ce sourire donnoit à tous ses traits un air de finesse, que je fus étonné d'apercevoir pour la première fois. Je citai un acte de générosité sans exemple,

que, tout en l'admirant, j'avouai me paroître difficile à pratiquer. Elle releva la tête, me regarda d'un air fier; son regard sembla me dire: osez-vous douter de ce qui ennoblit l'humanité, de ce dont je me sens capable? L'abbé parla des souffrances d'un malheureux, il fit l'histoire de ses peines; les yeux de la marquise se remplirent de larmes!... Je parlai d'amour.... ils se baissèrent... sa physionomie ne dit plus rien!... Qu'en conclure? Que belle, bonne, sensible et généreuse, elle ne peut cependant aimer?... Folie! peut-être aime-t-elle déjà? Peut-être couvre-t-elle son sentiment des ombres du mystère?... Mais... quel seroit ce mortel préféré? Ce mortel assez heureux, assez hardi pour avoir sur-

monté tant d'obstacles? On dit que depuis un an qu'elle est mariée, le marquis a toujours été jaloux sans cause, on prétend même qu'il le seroit bien davantage, si l'extrême prudence de madame de Veletri ne lui avoit fait adopter ce plan que je venois de découvrir, qu'elle observe si scrupuleusement, et qui lui fait éviter les apparences les plus innocentes. Tout le monde apprécie, tout le monde admire sa douceur, sa patience et surtout cette égalité d'humeur qui désarme jusqu'à l'homme irrascible auquel elle est malheureusement liée!... Ah! laissons-lui son indifférence, gardons-nous de la troubler, puisqu'elle est nécessaire à son bonheur; qu'elle reste dans le cercle qu'elle a tracé autour d'elle; il est

magique, j'en conviens, mais l'amour n'ose y pénétrer, l'espérance ne sauroit l'y conduire ; elle seroit repoussée par la froide raison.

Je sais que vous vous moquerez de moi, que vous croirez découvrir déjà tous les symptômes d'une passion, qui, je vous l'assure, n'existe encore que dans votre brillante imagination ; mais je ne chercherai point à refuter vos preuves, je vous laisserai même rire, et me bornerai à la promesse de vous confier ma défaite, aussitôt que j'aurai succombé.

Quelle fantaisie avez-vous de me demander le portrait d'Adèle ? Qu'imaginez-vous pouvoir conclure d'après ce que je vous en dirai ? Sa jolie figure, son étourderie, sa déraison

qui, à l'âge de vingt ans, ne lui en feroient supposer que quinze ; sa coquetterie, ses inconséquences, tout cela m'est connu, et ne me deviendra pas plus dangereux ici qu'à Paris. Lorsqu'elle arrivera, je ne vous en dirai pas davantage, et ma lettre à son sujet ne vous prouvera rien.

Adieu, mon cher ami, continuez à me tenir au courant de tout ce qui se passe chez vous; mais que votre esprit de critique vous abandonne en recevant mes lettres; lisez avec indulgence, répondez sans persiflage, songez que l'amitié a besoin de confiance; si l'une vient à fuir, l'autre disparoît bientôt.

Les Italiennes, mon ami, ne va-

lent pas mieux que nos Françoises! Ma petite brune m'a planté là, parce qu'un nouvel amant a exigé de l'infidèle qu'elle me donnât mon congé.

LETTRE V.

Le mot de persifflage vous a choqué dans ma dernière lettre. C'est l'arme de la médiocrité, m'avez-vous répondu. Dès-lors elle ne peut être la vôtre, mon cher S. Phal, je ne saurois la redouter, et désormais ma confiance ne craignant plus le sarcasme, m'encouragera à vous parler de ce qui se passe... dans mon cœur. Je ne veux pas le scruter : il est des blessures que la sonde aggrave; il est des maux qu'on augmente en s'occupant trop d'en détourner l'effet. Je n'ose m'interroger... dieu! que deviendrai-je si j'aime la mar-

quise? Mon ami! qu'en arrivera-t-il? Où me conduira cet amour insensé?... sinon à la conviction affreuse d'aimer sans espérance, sans avenir et sans retour!... Ecoutez-moi. — Mon procès avec Brogliezi ayant rencontré des difficultés sur lesquelles je devois consulter le marquis, et me trouvant dans la nécessité de lui en parler sur l'heure, je lui ai écrit ce matin, pour lui demander un rendez-vous; il me l'a donné, et, comme une indisposition l'empêchoit de sortir de chez lui, il m'a fait prier de m'y rendre aussitôt. J'y suis allé à midi, on m'a introduit dans le salon, on m'a prié d'y attendre le marquis qu'une conférence avec son médecin retenoit dans sa chambre. J'ai pris aisément patience, mon

cher S. Phal, car en entrant, je me suis trouvé en face de la porte qui donne dans le cabinet de la marquise que j'ai vue assise devant son piano. Elle n'en jouoit point; la tête appuyée sur ses deux mains, plongée dans une profonde rêverie, elle paroissoit être étrangère à tout ce qui l'entouroit. Je ne pouvois voir son visage; elle me tournoit le dos; mais j'ai pu admirer à mon aise ses beaux cheveux qui, négligemment retenus par un peigne, retomboient sur son col et sur cette taille charmante que les Graces semblent avoir moulée sur la leur. La marquise a fait un mouvement en portant la tête en arrière; son peigne est tombé, ses cheveux se sont détachés, ils l'ont entièrement couverte sans qu'elle y

ait pris garde, sans que sa rêverie en ait été suspendue. Bientôt après, d'une main brillante et légère, elle a parcouru le clavier : le prélude n'a pas été long, quelques larmes l'ont interrompu, elle a porté son mouchoir à ses yeux; j'ai senti les miens humides. Mon ami! que j'eusse désiré connoître l'objet de sa douleur! Non!..... sa situation habituelle, ni la perte de sa mère n'étoient pas la source des pleurs que je lui voyois répandre! cette source est dans son cœur; tout en elle la décèle, on ne sauroit s'y tromper. Enseveli à mon tour dans les réflexions les plus amères, immobile à la place où j'étois, le regard fixé sur celle qui absorboit mon ame, je cherchois à fuir la séduction qui m'en-

traînoit, lorsque sa voix enchanteresse a achevé de m'enivrer. Madame de Veletri a chanté une romance, et l'expression qu'elle y a mise m'a donné un tel délire, que sans la présence de la vieille sœur qui, non loin d'elle, jouoit avec un perroquet, j'allois me précipiter dans la chambre, lorsque le marquis y a paru. Inquiet du trouble qui devoit être empreint dans tous mes traits, et qui pouvoit me décéler, je saisissois déjà un livre qui se trouvoit à côté de moi sur une table, j'y jetois des regards distraits, quand l'altération que j'ai remarquée sur la physionomie du marquis m'a frappé. Plus pâle encore que de coutume, son œil sombre annonçoit une fureur concentrée qu'il ne pouvoit

dissimuler. — « Voyez, m'a-t-il dit, en me saisissant avec violence, et m'entraînant vers la croisée, « voyez « notre ennemi commun! Brogliezi « est sous les fenêtres de Cécile. Ce « n'est pas pour la première fois qu'il « attend le moment où elle l'aper- « cevra ; mais aujourd'hui je le « guette, je veux voir par où cela « finira. » Cette découverte inattendue m'a saisi, un froid mortel a parcouru mon sang; un coup-d'œil dans la rue m'a fait voir en effet Brogliezi qui, d'un air passionné, regardoit l'appartement de la marquise. Les jalousies en étoient fermées, il ne pouvoit la voir, et cependant il attendoit. Hélas! me suis-je dit, sans doute l'expérience lui a donné de l'espoir! J'avois souvent

entendu vanter la beauté, la bonne mine de Brogliezi, je n'avois jamais été du nombre de ceux qui l'admiroient; mais dans ce moment il m'a paru si beau, que j'ai été bien plus étonné de mon injustice, que du sentiment qu'il pouvoit inspirer. Oui, mon ami, je le sens, la jalousie embellit l'objet dont une douloureuse préférence nous oblige à reconnoître l'ascendant..... La jalousie, ai-je dit!.... Aimerois-je déjà assez pour l'éprouver?..... Mon cher S. Phal! en vain dissimulerois-je avec moi-même, en vain chercherois-je à vous en imposer; l'instant où j'ai découvert ma haine contre Brogliezi, (non à cause de notre contestation pécuniaire, vous m'en savez incapable); cet instant, ô mon ami, a dissipé

l'illusion que je me faisois sur mon indifférence, et mon aversion pour lui m'a fait comprendre toute l'étendue de mon amour pour elle. — Mais il faut que j'achève l'histoire de cette matinée, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, et dont votre souvenir même sera frappé.

A peine le marquis avoit-il dit ce que je viens de vous répéter, à peine avois-je fait mes pénibles réflexions, que je vis entrer, en habit de voyage, un homme de soixante ans à-peu-près. « M. de Menart! » s'est écrié le marquis en courant l'embrasser. A cette exclamation, madame de Veletri accourt dans le plus grand désordre, elle vole dans les bras du vieillard. « Cécile! ô ma Cécile! » répète celui-ci en la pressant dans ses bras;

leurs pleurs se confondent, ceux de la marquise la suffoquent, elle est près de se trouver mal; son mari la soutient, me congédie, et, pour toute réponse aux questions que je lui adresse, ne prononce que quelques mots d'excuse et de regrets. Obligé de sortir, inquiet sur l'état où je laisse la marquise, plus ému qu'à l'instant même qui avoit précédé cette scène touchante, je profite du trouble général pour m'arrêter derrière la porte que j'entrouvre, et d'où je contemple encore cette femme charmante dont je ne sais plus m'arracher. Je la vois à demi évanouie sur le sopha; ses cheveux qu'elle n'a pas songé à relever depuis que je l'ai vue à son piano tombent jusqu'à terre; son mari, le

vieillard, sa belle-sœur, tous l'entourent, la consolent..... Et moi! moi! je n'ose la regarder que de loin! encore est-ce par supercherie, par adresse! —Effrayé cependant de ma témérité, craignant que les regards du marquis ne se portent du côté où j'étois caché, croyant apercevoir que la marquise me voit et en est alarmée, je quitte cette maison, où tant de sensations différentes s'étoient succédées dans mon ame. Heureusement, en sortant je ne rencontre point Brogliezi que je m'attendois à voir à son poste : sa vue m'auroit fait mal, j'en conviens; son absence m'a soulagé; j'ai supputé le temps qui s'étoit écoulé, j'ai été convaincu qu'il n'a pu en profiter pour voir madame de Veletri.

En rentrant chez moi, j'y ai trouvé votre lettre; la fin m'en a frappé, elle m'a paru une prédiction. Vous vous tromperez en amour, me dites-vous; mon cher Ermance, seriez-vous prophète? — Mais vous ajoutez ensuite qu'en amitié il n'en sera pas de même. Eh bien! c'est dans ses bras que je me jette, c'est en elle que je trouverai toutes les consolations que je lui demande, et le bonheur qui me fuit.

Adèle est arrivée. J'ai été la voir, je l'ai trouvée changée sous quelques rapports. Un petit air sérieux a remplacé sa gaîté; ce n'est plus l'espiègle que j'ai connue à Paris; c'est un enfant qui, pour en imposer, prend le masque de la raison. Ne l'ayant vue

qu'un moment, je n'ai pu pénétrer la cause de ce changement subit; d'ailleurs je suis dans ce moment-ci un observateur aussi maladroit que distrait, et, comme vous me l'avez fort bien dit dans une de vos lettres : « Un homme amoureux « n'observe qu'un seul objet. » Est-il bien vrai, mon ami, suis-je en effet amoureux?... Hélas oui! telle sera votre réponse, tel est le cri de mon cœur.

LETTRE VI.

Un siècle a passé sur ma tête depuis la dernière fois que je vous ai écrit. Voilà six jours écoulés sans la voir, le septième commence, et va sans doute finir encore sans l'avoir revue ! Depuis la scène que je vous ai dépeinte, la marquise n'a pas vu de monde à son heure accoutumée : j'ai craint d'en choisir une autre, la tentative d'ailleurs eût été aussi hasardée qu'inutile, le suisse qui m'a toujours renvoyé, m'ayant déclaré que le vieil abbé dont je vous ai parlé une fois, est la seule personne qu'il ait ordre d'introduire. Je n'ai pas osé envoyer demander des nou-

velles de la marquise; un pas, un mot, un rien suffit pour alarmer M. de Veletri. La tranquillité de sa femme dépend souvent de la circonspection de ceux qui l'approchent, et mon intérêt même commande à ma conduite tous les dehors de la froideur; si je suis à l'abri des soupçons du marquis, s'il a toléré chez lui ma présence journalière, c'est parce qu'il croit à mon indifférence, et voit en moi l'être passible, mais nécessaire, qui doit servir sa vengeance, en accablant son ennemi : voilà mes titres près de lui; j'en profite pour endormir sa vigilance, pour engourdir sa jalousie.

Ah! mon ami, si je pouvois dou-

ter de la passion qui me subjugue, les tourmens que me fait éprouver l'absence, suffiroient pour me convaincre de mon amour. Indifférent à tout ce qui ne me parle pas d'elle; étranger à tout ce qui ne m'y ramène pas, je passe ma vie entre l'attente et l'espérance déçue. Tous les soirs je vais à cette porte avec un battement de cœur inexprimable, j'en approche avec la fièvre, je suis sûr de la trouver fermée, et quand j'en suis renvoyé, l'excès de ma peine me prouve que je m'attendois à être reçu. L'habitude de la voir chaque jour m'étoit devenue nécessaire, comme celle de respirer pour vivre. Dans le cours de la journée je n'attendois que l'heure qui devoit me rapprocher de madame de

Veletri; au moment où je l'apercevois, je commençois à jouir; nous ne causions guères, il est vrai, quand nous étions ensemble; mais j'étois près d'elle, je la voyois; sans qu'elle eût besoin de parler, je l'entendois si bien! Personne ne possède comme elle cette silencieuse éloquence, cette éloquence de l'ame qui anime tous ses traits lorsqu'elle le veut.... J'ai vu dans ses yeux tant de bonté, souvent tant de sensibilité, que j'ai été assez fou pour espérer qu'elle me devineroit sans en être offensée.... Depuis, tout a changé; mille idées douloureuses ont éloigné celle que je me plaisois à nourrir; l'ombre du bonheur que j'osois entrevoir a disparu, le chagrin l'a remplacée, l'inquiétude ne me quitte plus.....

Mon ami! se pourroit-il cependant qu'elle aimât ce Brogliezi? Un homme taré, un homme couvert de boue?... Eh! n'a-t-on jamais vu l'amour survivant à l'estime, faire rougir de ses chaînes celle qui ne peut les secouer?

Hier, ne sachant plus que faire de mon existence, cherchant à tuer le temps qui me tue, je me laissai entraîner pour la première fois chez la duchesse de Fravilla, femme très-aimable, veuve depuis trois ans, n'en ayant que vingt-cinq, et dont l'esprit, les graces, la beauté composent un tout fort séduisant. Elle est Italienne, mais a passé une partie de sa vie à voyager, et l'a fait avec fruit; sa conversation est aimable,

enjouée, spirituelle. Sa beauté est animée par ce grain de coquetterie qui captive les ames les plus froides, et attire l'attention de l'esprit le plus préoccupé. Les étrangers vont beaucoup chez elle, et l'accueil qu'elle leur fait, sa facilité à parler plusieurs langues, contribuent à rendre sa maison agréable, et portent à rechercher sa société.

On la croit facile, on la dit inconséquente; mais on vante sa complaisance, sa douceur, sa bonté; on ne l'entend jamais médire, on la voit toujours prête à obliger; des qualités aussi précieuses que rares lui obtiennent l'amitié des femmes même qu'elle éclipse, et fixe auprès d'elle l'hommage que lui porte notre sexe entier.

Lorsque j'ai paru chez la duchesse, j'en ai été accueilli du ton le plus aimable. Elle m'a reproché ma négligence à me faire présenter chez elle, m'a dit là-dessus les choses les plus flatteuses, et pendant toute la soirée ne s'est occupée que de moi; mais, insensible à des avances qui m'eussent rendu fort heureux il y a trois mois, je ne voyois, je n'écoutois que mon vieil abbé que je retrouvois dans ce cercle, où personne ne le remarquoit, et où il étoit tout pour moi. Il sortoit de chez la marquise; il l'avoit vue, et ce regard parti de ses yeux, attaché sur lui, y étoit une auréole invisible à tous, à moi seul connue, qui attiroit vers ce vieillard sexagénaire mon respect et mes soins. — Que

de questions ne lui fis-je pas sur la marquise! Elle est souffrante, elle est triste, me dit-il. Le marquis a de l'humeur, sans l'expliquer, sans en trahir la cause. Ce bon abbé m'apprit ce que vous fûtes curieux de savoir sans doute, lorsque vous apprîtes l'apparition subite du vieillard inconnu. Ne devinâtes-vous pas, mon cher S. Phal, qu'il devoit appartenir de bien près à la marquise? Que son entrevue avec elle réveilloit les douloureux souvenirs qui lui rappeloient sa mère? C'est ce que j'ai pensé, dès que j'ai retrouvé la faculté de réfléchir, c'est ce que l'abbé m'a confirmé.

Monsieur de Menart, m'a-t-il dit, fut le frère chéri de madame de

Sauzai. Pauvreté, exil, malheur, ils supportèrent tout ensemble. Jamais union fraternelle ne fut plus tendre. Obligé de faire un voyage en France pour y retrouver une fortune que de grandes protections lui faisoient espérer de recouvrer; M. de Menart quitta sa sœur déjà malade, mais en lui promettant de revenir auprès de sa fille si la mort les séparoit. Madame de Sauzai mourut quelque temps après. M. de Menart rentré en possession d'une partie de ses biens, eût désiré se fixer dans sa patrie; mais fidèle à sa promesse, il fit toutes les démarches nécessaires pour pouvoir s'en absenter sans inconvéniens; il obtint tout, et revint auprès de sa nièce, dont il allège la peine et soutient le courage souvent

abattu. Heureusement M. de Menart jouit de la confiance de Veletri, et il est le seul qui puisse causer avec la marquise, sans qu'un tiers insupportable vienne gêner jusqu'aux expressions muettes que lui arrache sa situation.

Mais pour avoir le droit de consoler sa nièce, pour conserver un libre accès près d'elle, M. de Menart est tout aussi attentif que la marquise à s'éloigner de ce qui pourroit déplaire à M. de Veletri. Il demeure chez lui, ne reçoit personne dans sa chambre, évite l'apparence d'une liaison, et fuit tout ce qui le compromettroit aux yeux du marquis.

Vous sentez bien que, sans tous ces renseignemens, j'aurois volé chez

lui, j'eusse fait l'impossible pour mériter son estime, je serois parvenu à lui faire comprendre l'admiration, l'adoration que m'inspire madame de Veletri : peut-être aurois-je su de lui si, en effet, ce Brogliezi que j'abhorre... Mon ami! son nom seul provoque ma rage, son souvenir me poursuit, sa rencontre me fait frissonner.

Ah! combien tout ce que je viens de vous dire doit vous fatiguer, mon cher S. Phal! vous devez être las de mes réflexions, de mes combinaisons, de mes plaintes! Que mon langage a changé! vous en soupirerez de pitié! N'importe, mon amour-propre n'en sera point blessé; votre compassion adoucira ma plaie; elle

est profonde, j'en conviens. Saint Phal! enseignez-moi l'art de la guérir, ou bien, donnez-moi les moyens de plaire, et la force de combattre les obstacles qu'oppose un mari jaloux, l'indifférence de celle que j'aime, et l'ascendant d'un rival préféré, s'il est vrai que j'en aie un.

LETTRE VII.

Je n'ai pu y tenir davantage; j'ai presque forcé la porte de M. de Veletri. Si je ne suis point parvenu à voir la marquise, je me suis vu chez elle, j'ai entendu sa voix; et demain, demain je la verrai, ses yeux se leveront sur moi! ... Dans ce moment-ci, au milieu de la nuit, ne pouvant dormir, ni calmer mon trouble, je vous écris, mon ami, pour vous parler de Cécile; pour vous répéter que mon amour pour elle est devenu ma seule ambition, le mobile de ma vie et le souffle qui me soutient.

Ce soir, lorsque je suis retourné à

cette porte fatale dont sembloit dépendre ma destinée, j'étois déterminé à tout tenter, et le refus obstiné que prononça encore le suisse, me décida à prendre mon parti. Allez dire au marquis, lui dis-je, que je dois absolument lui parler à l'instant même; le moindre délai me deviendra préjudiciable, et me fera perdre mon procès. Je savois bien que c'étoit le stimulant le plus sûr pour me faire admettre, le seul talisman qui me feroit ouvrir. Le suisse obéit; mais à-peine l'eus-je perdu de vue, que je réfléchis sur ce que je dirois au marquis au moment de notre entrevue. Je n'avois rien à lui apprendre; il venoit de m'envoyer par écrit les éclaircissemens que je lui demandois, lorsque

notre conversation fut interrompue par l'accès de sa jalousie; rien de nouveau ne s'étoit passé depuis, mais je résolus de feindre que sa note étoit égarée; ce parti pris, j'attendis le retour du suisse avec sécurité. Après un long délai, il revint enfin, et me dit que le marquis seroit charmé de me voir. Je montai! — Que j'eus de joie en me retrouvant dans l'antichambre! En traversant l'appartement, je jetai sur les murs, sur les meubles un regard de bienveillance qui sembloit s'adresser à d'anciens amis. Quand je fus dans le salon, je me soutins à peine: sûr de voir la marquise, je ne songeois qu'à dissimuler mon émotion. La crainte de me trahir m'oppressoit autant que l'espérance de la re-

voir. Que devins-je, lorsque le domestique qui me devançoit, après m'avoir conduit dans le salon qui étoit vide, alla au cabinet de la marquise, en ouvrit la porte, s'y arrêta en me disant d'y entrer; dans ce cabinet même où j'avois vu madame de Veletri; où sa tristesse, ses larmes, sa voix, en faisant sur mon ame une impression ineffaçable, avoient mis le comble à ma passion! Ce souvenir se reproduisit vivement à mon esprit déjà troublé, un nuage s'étendit sur ma vue, je ne pouvois avancer, lorsque le marquis s'écria du fond de la chambre : « Pourquoi n'entrez-vous pas? » Il vint à moi, me conduisit à un fauteuil, se mit à mes côtés, entra en matière avant que j'eusse eu le temps de me re-

mettre, de m'apercevoir qu'il étoit seul, que tout dans cette chambre étoit changé; le piano avoit disparu, un grand bureau étoit à sa place, au lieu des jolies gravures que j'avois entrevues sur la tapisserie, il n'y avoit plus que des cartes géographiques, des plans, etc., en un mot, le boudoir de la marquise étoit devenu le cabinet d'étude de M. de Veletri. — Il s'aperçut de l'attention avec laquelle j'observois ce changement? « Vous êtes étonné, « me dit-il, de me trouver établi ici : « c'est Cécile qui l'a voulu; elle n'a « été tranquille qu'au moment où « j'ai consenti à prendre son cabinet, « et à lui céder le mien. Je lui en sais « d'autant plus de gré, (ajouta-t-il « d'un air satisfait) que j'ai deviné ce

« qui motivoit cet empressement de « sa part. Apprenez que la chambre « qu'elle vient de choisir donne sur « la cour, qu'il est impossible que « Brogliezi y vienne sous ses fenê- « tres, et qu'elle me donne par ce « changement d'habitation, non seu- « lement une preuve de déférence, « mais encore la certitude qu'elle ne « cherche point à encourager les sen- « timens que lui porte cet audacieux. « Parlons plus bas, poursuivit-il, « elle est dans la chambre voisine; « nous pourrions être entendus. »

Non, jamais je ne parviendrai à vous peindre tout ce qui se passoit dans mon ame en écoutant M. de Veletri. Je venois d'apprendre que la marquise étoit à deux pas de moi!

une simple cloison, que dis-je, une seule planche nous séparoit! J'étois assis à côté de la porte, et lorsque le marquis alla à son bureau pour écrire la note que je lui demandois, je restai immobile sur ma chaise, et sans forces pour me lever! L'empressement de la marquise à troquer de cabinet, éveilloit mille sentimens confus dans mon ame! Si elle aime Brogliezi, me disois-je, que de sacrifices elle s'impose! Dieu! que le devoir et la prudence ont de pouvoir sur elle!... Si elle ne l'aime pas, si elle n'aime personne encore, l'espoir et le bonheur animent mon imagination enflammée, mon avenir se colore, j'ai les pressentimens de cette félicité suprême qui naît de l'amour, qui n'appartient qu'à lui, dont lui

seul est l'arbitre, et qui double le bonheur de l'existence créée dès-lors pour lui et par lui ?

Tandis que tous les feux de l'amour embrasoient mon ame, tandis que j'étois bercé par les rêves du bonheur, M. de Menart entra dans la chambre : je m'avançois vers lui avec vivacité ; je le revoyois pour la première fois depuis les renseignemens que j'avois eus sur son compte; mon respect pour ce vieillard s'en étoit accru; sa tendresse pour sa nièce, son devouement pour elle sembloient former un lien entre nous deux. Je remarquai qu'il étoit frappé de mon empressement, sans doute de l'expression de ma physionomie qui disoit tout ce que j'éprouvois,

il me fixa de l'air d'un homme qui fait une question; craignant alors d'en trop faire, me rappelant son plan de conduite, je voulus donner à mon action l'apparence de la satisfaction qu'on éprouve en retrouvant un compatriote dans un pays étranger, et je cherchois à donner cette tournure à la phrase que je lui adressois, lorsque le marquis m'interrompit en m'appelant. M. de Menart nous quitta pour aller chez sa nièce, il ouvrit cette porte à travers laquelle s'élançoit mon ame entière vers l'objet de son idolâtrie, je l'entendis souhaiter le bonsoir à son oncle, j'eus le temps d'apercevoir son ombre qui se dessinoit sur le mur.... mais! la porte se referma, le charme disparut! Je m'ap-

puyai contre un des deux battans, j'espérois pouvoir encore saisir un mot! Le tout en vain! Le marquis avoit cessé d'écrire, et les éclats de sa voix bruyante couvrirent cet organe enchanteur.

Je m'aperçus enfin qu'il étoit temps que je m'en allasse; le marquis ne se rasseyoit plus, il gardoit ce silence qui congédie et auquel, malgré toute ma préoccupation, je fus obligé de céder. Je pris mon chapeau, je m'en allai tristement. Le marquis me rappela; je crus qu'une réflexion favorable le portoit à m'engager de rester, ou à passer avec lui chez sa femme: hélas! il n'eut point cette idée bénigne; mais il me pria pour le lendemain à un grand souper qu'il don-

noit à M. et madame de Murville; j'appris à cette occasion qu'Adèle est cousine de la marquise; j'allai chez elle; en rentrant chez moi, je trouvai la carte d'invitation qu'on y avoit apportée en mon absence pour le souper que M. de Veletri m'avoit annoncé. Elle est devant moi cette carte, je la regarde avec des yeux satisfaits; j'y crois apercevoir le présage du bonheur dont je dois jouir demain: il ne sera pas sans mélange; mille entraves, une contrainte continuelle, imposeront silence au sentiment. Mais je verrai Cécile! je vous le répète avec ivresse! .... je la verrai entourée d'hommages.... peut-être serai-je assez heureux pour lui faire distinguer le mien? et... si ma passion n'ose

paroître devant quelques témoins qui me gènent, je serai plus hardi au sein de la cohue. L'amour dans une fête bruyante trouve souvent le moment propice, le bruit le sert quelquefois! ..... Bonjour, mon ami, mon cher S. Phal, la nuit s'écoule, les premiers rayons du jour commencent à poindre! Dans cet instant qui remplit mon ame de toutes les illusions de l'amour, je veux que l'amitié ait ma première salutation! — En lui consacrant l'acte primitif de ma journée, il me semble que je pose sur tous ceux qui vont le suivre, ce vernis de bonheur que l'espérance nous donne, et qui double nos jouissances, quand elles sont partagées par un ami tel que vous.

LETTRE VIII.

Que votre lettre m'a touché, mon cher S. Phal! comme votre cœur s'y peint à chaque trait! « Un mot et je vole à Bologne » me dites-vous. Non, mon ami, non, ce mot ne sera point dit, il n'enlevera pas à la société où vous êtes, son plus utile ornement; il ne mettra point votre paresse à l'épreuve; il n'interrompra pas les rêves de votre aimable philantropie. Restez à Paris, mon cher Ermance, on vous y apprécie trop pour vous en éloigner; vous ne trouveriez point ailleurs les mêmes ressources, les mêmes folies, les mêmes plaisirs. Que feriez-vous ici? Votre présen-

ce, il est vrai, pourroit quelquefois alléger ma peine, mais vous vous lasseriez bientôt du rôle de confident : l'inégalité de mon humeur, mes incohérences finiroient par vous impatienter, mes répétitions vous ennuieroient, vous voudriez me parler raison ; je n'en connois plus le langage ; je vous éloignerois de moi, je vous ferois prendre en aversion et l'amour et l'amitié même. Croyez-m'en ; laissez-moi seul ici ; écoutez les plaintes que je vous adresse de loin, écoutez-les toujours avec la même indulgence, et soyez convaincu que tout ce que vous m'avez dit dans votre dernière lettre, me porte à vous aimer davantage, sans me causer le moindre étonnement. Quoi qu'on en dise sur

votre prétendue méchanceté et votre frivolité apparente, mon cœur connoît le vôtre; il sait apprécier la sensibilité qui vous caractérise, et qui n'étant point bannale, flatte bien davantage celui qui en est l'objet.

Eh bien! je l'ai revue. Eh bien! j'ai été à ce souper! Vous devinez que je fus prêt bien avant l'heure indiquée; que je maudis mille fois l'usage de se rassembler si tard. J'avois beau regarder à ma montre, il étoit toujours trop tôt; l'aiguille paroissoit immobile; j'ai été à l'opéra pour distraire mon impatience, je n'en ai pas entendu un mot; j'en suis sorti avant la fin; croyant que le moment étoit venu, j'ai pressé mon cocher,... il n'y avoit personne

encore chez le marquis, et n'osant y paroître le premier, je suis retourné au spectacle : tout le monde en sortoit; cinquante voix ont donné l'ordre d'aller chez monsieur de Veletri, ce nom a été répété de tous côtés, on eût dit qu'on se donnoit le mot pour me le faire entendre. Alors j'ai suivi la foule; en arrivant à l'hôtel j'ai rencontré monsieur et madame de Murville qui montoient, j'ai donné le bras à Adèle; il me sembloit qu'en entrant avec une autre, je laisserois moins connoître le sentiment que m'inspire celle qui m'occupe uniquement. Eperdu d'amour en l'apercevant, je n'ai pas eu la force de l'aborder tout de suite. Quand j'ai voulu lui parler, je ne l'ai pu, la voix m'a manqué, je tremblois, et la crainte

de perdre tout-à-fait contenance, m'a obligé de profiter d'un siége qui étoit vacant à côté de la duchesse; je lui ai parlé avec volubilité, sans savoir ce que je lui disois, sans écouter ses réponses; j'ai fait mille contre-sens qui l'ont fait rire aux éclats. La marquise nous a regardés; il m'a paru même qu'elle cherchoit à nous entendre. Craignant d'avoir à ses yeux un air d'intelligence avec la duchesse, je me suis levé; j'ai été rejoindre quelques jeunes gens qui disputoient sur la musique nouvelle qu'on venoit d'entendre à l'opéra : on m'a pris pour juge; mais comme je n'en avois pas écouté une note, je me suis tiré d'affaire en répondant que je m'y entendois peu. Une dissertation bien plus intéressante pour moi attiroit

toute mon attention ailleurs, c'étoit vers un groupe d'hommes qui étoient d'avis différens sur les trois femmes qui partageoient entr'elles l'encens et les hommages de la société ; et vous devinerez aisément que ces trois femmes ne pouvoient être que madame de Veletri, Adèle et la duchesse. Cette dernière, d'après l'opinion de quelqu'un, étoit la plus régulièrement belle. « Oui, ré-
« pondit un autre, mais madame de
« Murville n'est-elle pas la plus jolie?
« n'a-t-elle pas quelques graces de
« plus que les deux autres? — Cela
« peut être, reprit un troisième, mais
« ces graces même ne les tient-elle pas
« un peu de son maître de danse?
« n'y aperçoit-on pas un grand désir
« de plaire qui l'occupe beaucoup,

« un fond de coquetterie qu'elle ne
« sait point masquer, tandis que la
« marquise ne doit rien aux leçons
« de l'art? Il ne lui prête point cette
« séduction qui nous entraîne, et
« qui porte vers elle un sentiment
« indéfinissable, qui tient du culte
« qu'on rend à un être au-dessus de
« l'humanité! On jette un regard sa-
« tisfait sur les femmes qui entourent
« la marquise, il y en a même qu'on
« admire davantage, plusieurs d'en-
« tr'elles frappent beaucoup plus par
« l'éclat de leur beauté; mais après
« avoir papillonné auprès des autres,
« on revient à madame de Veletri.....
« Qu'en pensez-vous, monsieur de
« Lodève? me dit celui qui parloit
« si bien et si vrai; vous qui venez
« d'un pays où toutes les femmes sont

« jolies, vous devez vous y connoî-
« tre; décidez de la dispute : à la-
« quelle des trois donneriez-vous la
« pomme? » Interdit par cette ques-
tion inattendue, j'allois nommer la
duchesse. Je pensois qu'en lui don-
nant mon suffrage, je déjouerois l'o-
pinion qu'on pourroit avoir sur mes
véritables sentimens. Le nom de Fra-
villa étoit déjà sur mes lèvres;..... ce-
lui de Veletri étoit dans mon cœur.....
il m'échappa..... « Oh! vous avez bien
« raison, s'écrièrent plusieurs voix
« à-la-fois, oh! c'est bien elle qu'il
« falloit nommer. — Remarquez en-
« core, reprit le même interlocuteur,
« remarquez la toilette de chacune
« d'elles. La duchesse est mise avec
« élégance, avec goût, mais elle brille
« trop à mon avis, par l'éclat de ses

« diamans, par l'or qui forme la bro-
« derie de sa robe; cette parure lui
« va fort bien, il est vrai; son air,
« son port, ses traits s'accordent avec
« elle, mais il est fâcheux que ce soit.
« là le genre qui lui convienne le
« mieux. Madame de Murville, cou-
« verte à peine d'une mousseline
« légère, semble reproduire à nos
« yeux les nymphes de la fable, elles
« avoient sans doute ce costume aé-
« rien; il est ravissant, mais..... il dé-
« voile trop ses charmes; on les ad-
« mire..... mais.... un instant, un
« coup - d'œil a suffi pour devi-
« ner tout. Regardez maintenant la
« marquise; voyez comme sa robe
« noire dessine sa taille svelte et élan-
« cée; comme elle relève la blan-
« cheur de sa peau; cette couleur

« sombre ramène en même temps
« le souvenir de sa piété filiale; le
« terme de son deuil expire, les roses
« qui composent le diadême de sa
« coëffure le colorent déjà, mais il
« semble qu'elle les y a placées à
« regret; sa physionomie mélanco-
« lique forme un contraste touchant
« avec les fleurs dont elle est cou-
« ronnée; toute sa personne offre un
« mélange de volupté, de sagesse,
« de séduction et de sensibilité qui
« en fait cet ensemble unique, pi-
« quant, irrésistible dont l'ascen-
« dant ne peut être contesté ni re-
« poussé! Admirez son cou, son sein,
« ses beaux bras; tout attire notre
« hommage, rien de trop n'est pro-
« digué aux regards du désir. Elle
« suit la mode avec décence; on di-

« roit d'une autre femme que c'est
« avec un raffinement de coquetterie;
« mais la marquise ne peut en être
« soupçonnée, on a trop d'intérêt à
« l'étudier pour pouvoir lui suppo-
« ser une intention quelconque,
« lorsqu'elle ne l'a pas eue. »

J'écoutois avec enthousiasme cet éloge si mérité, j'enviois au panégyriste de la marquise le bonheur de pouvoir la louer tout haut. Que de choses j'eusse ajoutées à ce qu'il venoit de dire! Je crois même que j'allois parler, lorsque la marquise vint nous interrompre. Pénétré de ce qu'on venoit d'entendre, chacun de nous se tut pour mieux la contempler. Elle arrangeoit les parties, elle tenoit des cartes, elle en pré-

senta une à celui qui venoit de la louer à son insçu, elle m'offrit l'autre, en disant que c'étoit pour faire un reversi avec la duchesse et madame de Murville. Je n'acceptai point, sous prétexte d'ignorance. Je n'eus pas le courage de me fixer à une place qui m'éloigneroit d'elle pour le reste de la soirée. M. de Veletri s'approcha de nous, il demanda à sa femme si tout étoit arrangé? Non, répondit-elle, M. de Lodève ne joue point. — Hé bien, ma chère, prenez sa place. — Elle y consentit et s'éloigna; mes regrets la suivirent; j'avois espéré qu'elle resteroit oisive, j'avois cru que l'amour pourroit saisir un instant; mais hélas! la marquise établie à une table de jeu dérangeoit toutes

mes combinaisons! Quand tout le monde fut placé, je ne pus résister au désir de me rapprocher d'elle, je me tins derrière sa chaise, je hasardai de lui donner un conseil, elle le suivit tout de travers; Adèle rit de sa méprise; je remarquai que la marquise en étoit gênée, que mon voisinage la mettoit mal à son aise, que son mari qui jouoit vis-à-vis d'elle, ne la perdoit point de vue; aussitôt j'allai me placer à côté de lui, et comme d'après sa position, il ne pouvoit suivre la direction de mes regards, constamment attachés sur la marquise, je savourai le bonheur de la regarder! Je fus longtemps sans rencontrer ses yeux, je crus m'apercevoir même qu'elle étoit attentive à éviter les miens; un

heureux..... hasard arrêta, fixa nos regards l'un sur l'autre..... elle rougit; elle en fut tellement déconcertée, qu'elle laissa tomber ses cartes; en voulant les ramasser, elle poussa les fiches qui se dispersèrent sur le parquet; mon premier mouvement fut de m'élancer pour aider à réparer le désordre; la réflexion me retint; j'étois éloigné de sa table, le marquis eût remarqué mon empressement, peut-être lui auroit-il déplu, car avec lui il faut tout calculer, et mon sang-froid simulé étant nécessaire, quoiqu'à regret, je pris ce parti-là; d'ailleurs un instinct secret sembloit m'avertir que la marquise me sauroit gré de mon inaction..... Qu'en pensez-vous, mon ami? son embarras, sa rougeur, son

trouble décéloient-ils cette émotion divine qui naît de l'accord des sentimens?..... N'étoit-ce donc que l'effet de la timidité, ou celui de la froide appréhension? je n'ose questionner là-dessus ma pensée; hélas! je crains que l'espérance ne prête trop de charmes à l'amour?

Les parties cessèrent enfin, on changea de place, la société devint une foule au milieu de laquelle on ne s'entendit plus. Je voulus profiter de cette espèce de tourbillon, j'avois arrangé, classé dans ma tête tout ce que j'avois à dire à la marquise. Vingt fois je me trouvai à côté d'elle, et je ne lui parlai..... que de la chaleur et du bruit: mes plans, mes projets, tout s'évanouit à-la-fois!

On annonça le souper, la duchesse prit mon bras ; cette fois-là, j'en suis sûr, la marquise me regarda, je crus démêler de la surprise dans ce regard qui s'arrêta sur moi : si j'osois..... je dirois même une légère nuance de mécontentement ; mais je ne pus changer ma destinée, il fallut la subir. Madame de Veletri assez éloignée de nous, placée entre deux vieux illustres, faisoit les honneurs du souper avec une grace, un naturel qui lui attiroient tous les éloges. A dix-neuf ans, disoient-on, vivant toujours retirée, toujours observée, toujours contrainte, où a-t-elle pris ce grand usage du monde, cet acquis ? comment sait-elle allier la timidité de son âge ; l'attention constante à ne pas déplaire à son geolier,

l'aisance aimable, la politesse affectueuse, qui fait croire qu'elle s'occupe de chacun, sans que personne puisse se vanter d'une préférence?

Après le souper, lorsque la foule commença à s'écouler, que je vis le marquis occupé à causer dans une autre chambre, et la duègne éloignée, je m'approchai de la marquise. « Vous avez changé d'appar-« tement, lui dis-je en tremblant; « hier au soir, je me suis vu avec « émotion dans celui que vous veniez « de quitter: mais que diront ceux « qui accoutumés à épier le bonheur « d'un de vos regards, ne vous ver-« ront plus paroître. » Je ne nommai point Brogliezi; mais elle comprit

que je voulois parler de lui, un coup-dœil courroucé fut sa seule réponse, elle me tourna le dos. Mon cœur se serra : prêt à tomber à ses pieds pour demander ma grace, je la suivis dans l'espoir de l'obtenir; mais à mesure que je me rapprochai d'elle, deux ou trois pas qu'elle faisoit, avec intention, m'en éloignoient toujours. Malheureusement le marquis revint dans la pièce où nous étions, et me prenant à l'écart, il entama un long discours sur mon procès, qui dura deux heures, et le tout pour me dire qu'il venoit d'apprendre que je devois le gagner à coup sûr; sa harangue fut si longue, que tout le monde eut le temps de s'en aller, et la marquise se retira sans que je pusse l'aborder. Une

profonde révérence de ma part, un salut froid et léger de la sienne, voilà quel fut notre adieu.

C'est ainsi qu'a fini cette soirée, dont je me promettois tant de charmes! Ainsi s'est terminée cette journée, dont la perspective m'offroit toutes les séductions de l'amour! Ah! le bandeau, sans doute, en est la plus juste allégorie. O mon ami! O comme il sait nous aveugler! Veut-on soulever ce bandeau mystique, il se transforme en prisme, et dès-lors nous n'apercevons plus que des jouissances qui, bien que mensongères, ne nous laissent pas la faculté d'apercevoir leur illusion! L'amitié, cette douce consolatrice, veut en vain nous éclairer de sa lumière

tels que le moucheron qui se brûle au flambeau dont une main protectrice l'éloigne, nous courons en insensés au feu qui nous consume ; mais si nous aimons nos souffrances, croyez que nous nous attachons bien aussi à l'ami qui nous écoute, nous comprend, et nous plaint.

LETTRE IX.

Chaque lettre que je reçois de vous, mon cher S. Phal, me fait éprouver un sentiment délicieux. Oui, je suis fier d'avoir su vous deviner, malgré la légèreté qui vous pare. Ce n'est point à votre amabilité que j'ai rendu les armes, ce n'est pas votre esprit qui m'a séduit; j'ai découvert le fond de votre ame et j'ai désiré être votre ami; je le suis à jamais, je m'en fais gloire; je plains ceux qui vous méconnoissent, je me félicite de vous apprécier; quels que soient les événemens de ma vie, malheureux ou satisfait, c'est toujours à vous que j'aurai recours, c'est dans

votre sein que je verserai ma plainte ; c'est à vous que je confierai mes doutes, mes craintes ou l'espérance du bonheur.

Vous le voyez bien, mon ami, vous le voyez par la fréquence de mes lettres, combien je compte sur vous : je vous écris presque tous les jours, et cette correspondance est ma seule consolation. Quand assis à mon bureau, je vous fais partager mes allarmes ou mes jouissances, je suis plus calme, mon pouls se ralentit, il me semble que vous m'écoutez ; et quand vous m'assurez, mon cher S. Phal, « que l'heure du départ et « de l'arrivée de la poste est celle « qui vous occupe le plus, que vos « gens y sont envoyés plusieurs fois

« pour attendre mes lettres, » je perds le vain scrupule de trop m'appesantir sur ces détails, si minutieux pour l'indifférence, et dont le cœur compose une chaîne d'événemens : en songeant à l'intérêt avec lequel ils sont accueillis, je verse mon ame entière sur ce papier qui ne dit rien et prouve tout; sur ce papier, vrai talisman de l'ame qui émeut, afflige ou ranime à mille lieues! Mes lettres deviennent une conversation suivie avec vous-même : si je cesse d'écrire, vous vous éloignez ; quand je reprends ma plume, je vous revois ; hier enfin, je vous ai parlé de la soirée que j'ai passée chez la marquise ; aujourd'hui il faut que je vous parle du lendemain.

J'y suis retourné, avec appréhen-

sion. Je craignois que l'habitude de ne pas recevoir, à l'heure accoutumée, ne fût contractée par le marquis, et en y allant j'étois tellement tourmenté de cette idée que je me suis jeté à travers la porte, que je l'ai ouverte avec impétuosité sans faire de questions au suisse, je me suis élancé de même dans l'appartement: on eût dit que la vivacité que je mettois à mon action, devoit décider le sort à m'être favorable, et qu'il ne falloit pas attendre sa décision, mais la conquérir. J'ai ralenti cependant ma course au moment d'entrer dans le salon, j'ai senti qu'un pas si précipité paroîtroit suspect et étonneroit le marquis; heureusement il n'y étoit pas. M. de Menart jouoit aux échecs avec l'abbé; madame de Caraviglia,

assise près d'eux les conseilloit; madame de Veletri, plus éloignée, le coude appuyé sur la table, avoit délaissé son ouvrage, et rêvoit profondément. Quand je me suis approché pour la saluer, elle a eu un mouvement de surprise qui ressembloit à l'émotion. Je me suis assis près d'elle; mon ami, depuis que je la connois, c'est pour la première fois! Oh! comme j'ai apprécié cette félicité tout-à-fait nouvelle! Que j'ai été heureux de ce premier et doux rapprochement! Inquiet du sot propos que je lui avois tenu la veille, je cherchois sur cette physionomie céleste l'expression de l'indulgence, je craignois d'y voir les traces du mécontentement. Hélas! je n'ai rien pu découvrir. La marquise avoit repris

son ouvrage, et les témoins m'empêchoient d'implorer mon pardon ! Nous nous taisions tous deux, lorsqu'un coup décisif a fait retentir la chambre, par la dispute des deux joueurs et les cris de la vieille qui vouloit décider entr'eux. Sûr alors de n'être point entendu, j'ai osé demander ma grace. « Hier soir, ai-je « dit à la marquise, une phrase qui « n'étoit que ridicule vous a blessée, « madame, ce n'étoit point mon in- « tention, je vous le jure par vous- « même. Pardonnez » ai-je ajouté, avec toute l'énergie du sentiment! La marquise m'a regardé : ce regard disoit en effet : je pardonne ; et ce regard que nul pinceau ne peut rendre, m'a fait délirer de bonheur et d'amour ! je me suis rapproché

d'elle. La main dont je m'appuyois sur le sopha où nous étions, a touché sa robe : tous les feux de l'amour m'ont embrasé! Ah! que n'ai-je pu, prosterné à ses pieds, y jurer de l'adorer sans cesse, où mourir de bonheur en la pressant sur mon sein! « Dites donc que vous me pardonnez » ai-je répété encore. Un souris a effleuré ses lèvres, sa bouche charmante s'ouvroit déjà pour prononcer le mot que je lui demandois, lorsque sa belle-sœur est venue se placer auprès de nous. La marquise d'un air serein a repris sa broderie, et moi furieux contre la vieille, furieux de la tranquillité de madame de Veletri, m'ignorant moi-même, ne pouvant plus maîtriser les sentimens impétueux qui m'agitoient, je

me suis levé, j'ai fait quelques pas vers la porte, ... mais avant de la passer, j'ai tourné la tête, j'ai rencontré les yeux de la marquise, et revenu auprès d'elle je n'ai plus eu la force ni de la quitter ni de la perdre de vue.

L'instant d'après on annonça monsieur et madame de Murville; le marquis entra avec eux. On parla de Paris, on en nomma les femmes les plus jolies, on en cita les plus aimables, les plus piquantes: madame de Valcourt, par conséquent, ne put être oubliée: à ce nom la marquise fit plusieurs questions. — « Il y a ici quelqu'un, « répondit monsieur de Murville, « qui pourra vous donner sur son « compte plus de renseignemens que « personne. Monsieur de Lodève en

« a été fort amoureux, une brouil-
« lerie les a désunis ; c'est une que-
« relle avec elle qui lui a fait aban-
« donner Paris. » — « Oui, s'est écrié
« l'abbé, oui, c'est cela même qu'on
« m'a conté ce matin ; on assure que
« monsieur a eu beaucoup de torts,
« que c'est à une femme plus jeune
« et plus jolie, que la vicomtesse a
« été sacrifiée. Mais si le prestige de
« la nouveauté a fait naître l'incons-
« tance, la légèreté n'a point été cou-
« ronnée ; l'amour effarouché par un
« mari incommode a puni le parjure,
« le dépit l'a fait partir, et notre bon
« génie l'a amené ici. » Il alloit en di-
re davantage, mais le silence géné-
ral qui a suivi cet exorde l'a arrêté.
Adèle, rouge, embarrassée, faisoit
des nœuds à son mouchoir, et le

tordoit à le déchirer; son mari d'une main agitée frappoit sur la table, la marquise les regardoit tous deux d'un air pénétré; on voyoit qu'elle comprenoit et partageoit leur peine, ses yeux se fixoient sur eux, et évitoient les miens. L'abbé étoit pétrifié. Monsieur de Menart arrangeoit sur l'échiquier les pions qui lui devenoient inutiles, et le marquis me faisoit des signes pour me prouver qu'il avoit deviné! Enfin grace à lui, la conversation prit un autre cours : il parla de la chaleur, de la poussière, de l'opéra; il rit, il conta avec gaieté, parvint à bannir la contrainte et à ranimer les esprits.

Lorsque M.r. et M.me de Murville furent sortis, les explications

qui suivirent, prouvèrent au pauvre abbé qu'il avoit été aussi babillard qu'indiscret. Le marquis voulut m'obliger à conter mon histoire, je m'en défendis, en l'assurant qu'elle n'étoit pas intéressante, qu'elle ressembloit à toutes celles de ce genre-là, mais je soutins avec chaleur que je n'avois pas songé à madame de Murville, que je n'eus jamais le projet de la rendre sensible, et qu'elle n'entroit pour rien dans les dégoûts que m'avoit donnés la vicomtesse. — « Pourquoi vous en défendre, dit le « marquis, craignez-vous que cer- « taine duchesse dont je vous vois « amoureux, n'en prenne ombrage? « Eh, vous avez tort, mon ami! les « femmes ne s'effrayent pas de notre « inconstance ; elles prétendent la

« fixer, cet espoir chimérique fait « toute leur ambition. » — C'en étoit trop : j'allois répondre; et peut-être me serois-je trahi, lorsque je fus distrait de mon chagrin et de ma colère par la vivacité avec laquelle la marquise quitta la chambre tout-à-coup. Son mari ne la vit point sortir, il lui tournoit le dos; mais moi, en proie aux sensations les plus pénibles, j'osai au sein de la plus vive inquiétude, oui, j'osai.... entrevoir le bonheur! Je poussai la démence jusqu'à interpréter le mouvement qui avoit porté la marquise à nous abandonner: j'imaginai avoir aperçu ce trouble aimable, cette première jalousie qui décèle l'amour et sert d'aveu au sentiment. Hélas! cette heureuse erreur ne dura pas. Madame de Veletri

reparut, elle apportoit avec empressement une potion que son oncle devoit prendre, s'étant trouvé incommodé le matin; il la reçut des mains de sa nièce, en la remerciant il l'embrassa, elle resta un instant dans ses bras. Quand elle revint à sa place, son œil étoit humide, une tendre mélancolie avoit parcouru ses traits; son mari la fixa, mais d'un air presque sombre; elle lui sourit avec douceur. — Elle est à lui: me dis-je! elle est à lui! et loin de veiller à son bonheur, il l'altère! Celle qui devroit dicter des lois est sous le joug. O mon ami! que faut-il que j'en pense? Seroit-elle sensible, le seroit-elle pour moi? Concevez-vous que je survive au moment ou j'aurai la certitude d'en être aimé?...

Aimé de madame de Veletri! Ah! éloignons cette idée! Elle deviendroit trop dangereuse, si l'habitude de s'y arrêter en écartoit l'illusion; rien ne pourroit me consoler de sa perte; tout... oui, tout; vous, votre amitié même me deviendroit à charge.... Après un pareil aveu, vous pourrez comprendre la violence de la passion qui me consume, et le peu de raison qui m'est resté.

LETTRE X.

Ce matin le marquis est venu m'engager à aller me promener avec lui. J'y ai consenti, nous sommes sortis ensemble. Après une demi heure de marche, nous avons rencontré monsieur et madame de Murville; Adèle a demandé si elle pouvoit venir passer la soirée chez sa cousine. « Non, « a répondu monsieur de Veletri; « ma femme et ma sœur doivent fai- « re quelques visites, ensuite elles « iront au spectacle, et Cécile vous « engage, madame, à venir dans sa « loge pour y voir la nouvelle dan- « seuse qui débutera ce soir. » —

Adèle a accepté. J'ai compris qu'il falloit renoncer à voir la marquise chez elle; mais à l'heure précise j'ai volé à l'opéra. Un homme m'a heurté, je me suis retourné, et je vous laisse à juger de ma surprise lorsque j'ai reconnu ce fou de Traivan, qui m'a sauté au cou, et m'a conté avec sa volubilité ordinaire, qu'il venoit de Paris, et qu'il alloit à Rome; sans que je lui aie fait de questions sur madame de Valcourt, il m'a donné de ses nouvelles, m'en a demandé de madame de Murville, m'a assuré que depuis deux jours qu'il étoit à Bologne, il m'avoit cherché partout, et qu'il avoit parlé de moi à tout le monde, en racontant à chacun l'histoire de mes amours avec la vicomtesse, l'inconstance qui les avoit suivies, et la contradiction

que j'avois éprouvée en voyant mes plans déjoués par un mari aussi déraisonnable que jaloux, m'assurant cependant sur sa parole d'honneur qu'il n'avoit point nommé Adèle. Je compris alors comment l'abbé avoit été instruit; j'allois répondre et faire la leçon au chevalier, lorsque son babil et ma remontrance ont été suspendus par l'attention générale qui s'est portée vers la loge de la marquise; elle venoit d'y paroître, et sa beauté a fait une telle impression sur le public, qu'il n'a pu s'empêcher de l'accueillir par un murmure d'éloges. Oh! mon ami, qu'elle étoit belle! Oh! mon cher S. Phal, qu'elle étoit jolie! Le deuil ne la couvroit plus. Un voile de mousseline, une robe blanche étoit toute sa

parure; mais cette couleur, le symbole de son ame, faisoit ressortir l'élégance de sa taille; le tissu léger qui tomboit de sa tête, semblable à une vapeur diaphane, déroboit à demi sa céleste figure pour la rendre plus piquante, lorsqu'un de ses mouvemens, en écartant le voile, la découvroit en entier; c'étoit la pudeur parée de tous ses charmes, c'étoit la modestie embellie par les graces et servant de trophée à l'amour: tout reconnoissoit sa puissance, son pouvoir magique soumettoit tout! Que j'eus de peine à résister au sentiment qui m'entraînoit! qu'il me fallut de courage pour ne point y céder! Mais comment, dans ce premier moment d'ivresse, comment à ses côtés, aurois-je pris le masque de

l'indifférence pour en imposer aux observateurs? Oui, tandis que toutes les forces de mon ame me poussoient vers la marquise, la prudence, la triste raison m'ont prescrit un autre choix. Je suis allé dans la loge de la duchesse qui est entrée quelque temps après madame de Veletri. J'ai désiré qu'on remarquât mon empressement à la joindre : j'aime trop pour vouloir qu'on devine la vérité! Une inclination passagère porte aux confidences; mais si l'on cherche à parler de ce qui plaît, on n'ose nommer ce que l'on aime. Le véritable amour se concentre en lui-même, une passion comme la mienne ne permet de confiance qu'en un seul ami; la pénétration des autres semble y porter atteinte; c'est un culte,

c'est une religion dont les mystères ne doivent point être profanés.

La loge de la duchesse est vis-à-vis celle de madame de Veletri, je voyois tout ce qui s'y passoit; j'ai remarqué qu'elle affectoit de ne point regarder de notre côté; Adèle, ni le marquis, n'étoient point encore arrivés. La marquise n'avoit auprès d'elle que sa belle-sœur; quelqu'un est entré dans la loge, il a parlé à madame de Caraviglia; leur conversation s'est échauffée, ils ont disputé, j'ai profité du moment. La marquise m'a reçu un peu froidement, et, il faut le confesser, cette froideur m'a fait plaisir. Je lui ai demandé des nouvelles de son oncle; après m'avoir répondu avec poli-

tesse, elle a mis de l'ironie à me questionner sur ce qui avoit fait arriver la duchesse si tard. — « Je « n'en sais rien, Madame, lui ai-je « dit, la duchesse ne m'intéresse « point assez pour me faire calculer « les heures de son absence, ou « songer à ce qui peut la prolonger.... « J'ai cru devoir aller dans sa loge « avant de venir ici.... Vous ne pou- « vez croire qu'un autre motif me « conduise vers elle.... Vous n'ose- « rez point imaginer que ce soit l'a- « mour..... Vous êtes trop juste pour « ajouter foi à tout ce qui s'est dit « hier; vous êtes trop bonne pour « n'avoir pas eu pitié de l'état d'ap- « préhension et de gêne dans lequel « je me suis trouvé.... Le ciel m'en « est témoin, madame de Murville,

« la duchesse, cette autre femme « dont on vous a parlé, toutes me « sont indifférentes.... Il n'en existe « qu'une seule pour moi.... » Je n'ai pu achever; mon émotion, la crainte de lui déplaire, son embarras, le dirai-je? une teinte de sensibilité qu'elle ne pouvoit cacher, malgré l'attention simulée qu'elle donnoit à la scène, tout enfin m'a arrêté. — Effrayé de ce que j'avois dit, craignant que madame de Caraviglia ne m'eût entendu, hors de moi-même, j'ai appuyé ma tête sur mes deux mains, mon cœur étoit brisé, un soupir m'a échappé. « Qu'avez-« vous, m'a demandé la vieille? » — « Un mal de tête affreux. » — « Vous « feriez bien de vous retirer, » m'a dit la marquise avec bonté, « mais

« avant de partir, faites-moi le plai-
« sir d'aller dire à la duchesse que
« je compte venir demain à son as-
« semblée. » Cette phrase, si insignifiante en apparence, a été prononcée d'un son de voix si doux, avec une bienveillance si affectueuse pour la duchesse, que je n'ai pu m'empêcher de l'interpréter. J'ai vu que j'étois justifié, j'ai deviné que la marquise m'éloignoit par prudence, j'ai compris que sa bonté angélique la portoit à adoucir mon exil. Vous seul pouvez comprendre la volupté que j'ai trouvée à accomplir un ordre donné par Cécile. Après m'être acquitté de sa commission auprès de la duchesse, après un dernier et long regard arrêté de loin sur elle, j'ai quitté le spectacle;

je suis venu me renfermer chez moi : c'est madame de Veletri qui l'a voulu, c'est elle qui m'a guidé, c'est elle-même qui m'a dicté sa loi. Mon ami ! partagez le premier rayon d'espoir qui vient m'éclairer, et comprenez combien votre amitié m'est précieuse et nécessaire dans ce moment. Que deviendrois-je, si, semblable au commun des hommes, vous ne partagiez tout ce que j'éprouve ! Aujourd'hui, mon ami, gardez-vous de me plaindre, je suis presque heureux : et pour augmenter mes jouissances en parlant de mon amour, j'ai besoin, je vous l'assure, de vous parler encore du tendre attachement que j'ai pour vous.

P. S. Brogliezi est parti avant-hier

pour Florence, son départ ne suspend pas l'activité du procès qui va son train, malgré la subtilité dont il use pour échapper à la loi. En partant il m'a fait dire que son absence ne seroit pas longue, mais qu'une affaire majeure l'obligeoit à s'éloigner.

LETTRE XI.

Il vient de m'arriver une aventure fort singulière, qui étonneroit ailleurs bien plus encore qu'en Italie, et dont il faut que je vous parle, quoiqu'elle soit étrangère à mon amour.

Au moment où je sortois de chez moi à pied, pour aller chez la duchesse, avec la douce certitude d'y rencontrer madame de Veletri, à vingt pas de ma porte, une femme enveloppée d'un grand capuchon noir, couverte d'un long manteau, m'a arrêté. Qui êtes-vous, m'a-t-elle demandé, d'une voix un peu cassée? —

« Que vous importe? » — « Il m'im-
« porte de savoir si je ne me trompe
« pas; il fait sombre et je veux être
« sûre de parler au comte de Lo-
« dève. » — J'hésitois à répondre lorsqu'a passé une voiture éclairée par un flambeau ; sa lumière a réfléchi sur nous, j'ai entrevu le visage d'une vieille femme ridée, qui, en me remettant un billet, a dit : « Oui, « c'est lui même; lisez et répondez. » Elle disparoît aussitôt, je reste stupéfait. Me trouvant près d'un café, j'y entre, je regarde le papier qu'on me laisse, je vois en effet un billet cacheté avec une oublie, je lis sur l'adresse : pour monsieur le comte de Lodève. Je l'ouvre, en voici le contenu :

« Aimez-vous? c'est à votre loyauté

que la question s'adresse! répondez avec franchise, il y va du bonheur. Celle qui vous remet ce billet, demain à pareille heure viendra chercher la réponse à la porte de l'opéra. »

Les caractères sont tracés d'une écriture de femme qu'on n'a pas cherché à déguiser; l'orthographe est correcte. J'ai tourné et retourné ce chiffon, sans pouvoir deviner la main qui me l'a fait tenir : décidé à y répondre avec ingénuité, j'ai mis le billet dans ma poche, et j'ai doublé le pas pour me rendre chez la duchesse. Beaucoup de monde y étoit déjà lorsque j'y suis entré; mais j'ai vu tout de suite que la marquise n'y étoit pas. Un instant après le marquis est entré seul : en le voyant

paroître mon cœur s'est serré, un triste pressentiment m'a fait dire : je ne la verrai pas! La duchesse a demandé si madame de Veletri alloit bientôt arriver. — « Non, Madame; « elle ne viendra pas, » a répondu le marquis d'un ton d'humeur et de courroux. — « Pourquoi? » — « Par- « ce qu'elle n'a d'yeux, d'oreilles, de « sentimens que pour M. de Menart; « une simple indisposition l'empê- « che de le quitter, comme s'il étoit « mourant! J'ai voulu qu'elle vînt « avec moi, j'ai prié, je me suis fâ- « ché, mais je n'ai pu rien obtenir, « parce que je ne sais à quelle heure « Cécile doit faire prendre à son on- « cle je ne sais quelle médecine, com- « me à un enfant qui ne sait pas se « soigner. »

« Que je l'admire, a répondu la « duchesse : à son âge savoir se ren- « fermer ainsi, repousser les plaisirs « que pourroit lui offrir une soirée « agréable, braver jusqu'à votre co- « lère pour remplir son devoir ! Ah ! « Monsieur, ajouta-t-elle avec adres- « se, si elle en fait tant pour un on- « cle, que ne feroit-elle pas pour « vous ! » — « Pas autant, Madame. » — « Beaucoup plus encore : d'ailleurs, « si vous étiez jaloux ! » — « Je le suis, « Madame, je le suis au-delà de toute « expression. » — « Eh bien, mar- « quis, s'il est vrai, si vous êtes jaloux « en effet, la conduite de la marqui- « se doit en vérité vous tranquilli- « ser : croyez-vous qu'à dix-neuf ans, « et avec tous ses avantages, la fem- « me la moins coquette soit toujours

« capable d'un sacrifice, quand il s'a-
« git de paroître et de briller? J'ai
« vu madame de Veletri renoncer,
« sans se plaindre, aux fêtes les plus
« annoncées, dès qu'elle s'apercevoit
« que vous ne l'approuviez pas. Au-
« jourd'hui elle vous contrarie pour
« rester auprès d'un vieillard, de son
« second père, de votre ami..... Ve-
« nez, marquis, écoutez-moi. » En achevant ces mots, elle l'entraîne avec une grace qui le subjugue, lui parle, le calme, le persuade, dissipe son humeur, et l'engage à retourner chez lui pour s'amender : il le lui promet et la quitte satisfait. Je me suis approché de la duchesse, je lui ai pris la main, je l'ai portée à ma bouche: « Non! on n'est pas meilleure
« que vous, lui ai-je dit avec sensibi-

« lité, cela est bien sûr! » Après un moment de silence : « Cela est donc bien « sûr, » a-t-elle dit d'un ton qui m'a fait croire qu'en répétant ma phrase, elle y attachoit un autre sens que moi. Elle m'a quitté; je l'ai suivie ; je l'ai vue rêver. M. de Murville est venu auprès de nous, il a fait des questions sur monsieur et madame de Velétri. La duchesse s'est récriée sur le ridicule que se donnoit le marquis; elle a parlé avec horreur des funestes effets de sa jalousie, des malheurs, des souffrances de sa compagne. Elle a fait l'éloge de la marquise avec feu; elle a cité mille traits de sa bonté, de sa patience : elle a vanté sa beauté, son esprit et son cœur. S. Phal! je l'aime de toute mon ame cette femme si rare, cette femme

qui reconnoît la supériorité d'une autre sans la jalouser, sans la déprécier. Je l'écoutois avec ravissement. — « Mais, » a dit madame de Murville, en se rapprochant de nous et m'adressant la parole, « ne dit-on « pas que la marquise a un genre de « préférence pour ce Brogliezi, vo- « tre antagoniste? » — « Non, ma- « dame, non, on ne le dit pas, » a interrompu la duchesse, « ce rêve « n'a jamais existé que dans le cer- « veau du marquis; tous ceux qui le « lui ont entendu dire se sont mo- « qués de lui : les oisifs, les sots, les « méchans ne l'ont pas même répé- « té; si quelques envieux le disent, « ils ne seront pas crus. Avant de se « décider pour le marquis, made- « moiselle de Sauzai a dit avec jus-

« tice qu'elle préféroit la belle figure
« de Brogliezi à la mine chétive, au
« visage sombre et hâve de M. de Ve-
« letri : mais ce que tout le monde
« sait, ce que tout le monde a vu,
« c'est que mademoiselle de Sauzai a
« cédé, sans murmure, aux conseils
« de sa mère qui penchoit pour le
« marquis; qu'après son mariage elle
« a revu Brogliezi sans trouble, et
« que, depuis qu'il a renouvelé ses
« poursuites, elle l'évite, non comme
« un homme dangereux, mais com-
« me l'être qui donne ombrage à son
« mari, et dont la présence ou la sim-
« ple apparition suffit pour porter
« dans son intérieur tous les suppli-
« ces que le soupçon peut enfanter;
« en un mot, il faut être un ange ou
« madame de Veletri, pour endurer

« tout ce qu'elle souffre avec pa-
« tience. »

Plusieurs personnes, qui se rapprochèrent de nous, interrompirent la duchesse et dirigèrent son attention d'un autre côté. Je sortis avec les autres, mais je sortis à regret de cette maison qui n'est plus du nombre de celles où j'irai avec indifférence. Madame de Fravilla est devenue pour moi une toute autre femme; je ne puis la voir ni lui parler sans attendrissement; j'éprouve pour elle l'amitié d'un frère, et je lui voue pour toujours ce doux et tendre sentiment : tous les autres appartiennent à la marquise, elle seule m'inspire cette tendresse vive et profonde qui, parvenue à son comble,

ne peut plus augmenter. L'ivresse et le délire d'une passion sans bornes est devenue ma vie. Je vous le disois, mon cher S. Phal, j'étois né pour aimer passionnément.

Mon heure est venue, l'amour a pris soin de la marquer lui-même, et désormais soumis à son empire, je ne connois plus que lui, je ne respire que par sa flamme, et cette flamme épurée, et digne de celle qui l'allume, ne s'éteindra plus qu'avec moi.

LETTRE XII.

Quoique je susse la marquise entièrement occupée de son malade, et que je n'espérasse pas la voir hier soir, j'ai été chez elle, et j'y ai eu le refus auquel je m'attendois. J'ai demandé le marquis, il étoit sorti; je lui ai fait dire que je viendrois plus tard, ayant à lui parler. Alors, me rappelant qu'il falloit répondre au billet anonyme, je suis retourné chez moi, où j'ai tracé à la hâte ce peu de mots : « oui, j'aime avec idolâtrie; » et j'ai porté cette réponse au lieu désigné. La vieille femme y étoit déjà; dès qu'elle m'a vu paroître, elle a

tendu la main, j'ai donné mon papier, elle s'est éloignée sur-le-champ. En attendant l'heure où le marquis rentreroit chez lui, j'ai voulu voir le spectacle. Quelle différence des délicieuses sensations que j'avois éprouvées, il y a deux jours, à l'ennui, au vide qui m'ont suivi dans ce moment! J'ai regardé la place qu'avoit occupée Cécile, cette place où un regard consolant étoit tombé sur moi! Comme il n'y avoit personne dans sa loge, j'y suis entré, je me suis assis sur la chaise qu'elle avoit occupée, mon imagination a crayonné le tableau de mes jouïssances passées; j'ai vu la douce image de Cécile se reproduire autour de moi. Tout à elle, je ne voyois rien de ce qui se passoit sur la scène, je rêvois

éveillé, et l'amour par son heureux prestige m'offroit tous les dons que j'implorois de lui. On a fait du bruit, un importun est entré, sa présence a rompu le charme, mon songe s'est évanoui, les traits enchanteurs de Cécile se sont effacés. Je me suis levé presqu'en colère, j'ai couru chez le marquis, je l'ai trouvé seul, mais de fort bonne humeur. M. de Menart étoit encore incommodé, sa nièce étoit avec lui; mais, grace à la duchesse, le marquis ne boudoit plus.

Nous causions depuis une demi-heure, lorsque la duchesse est entrée; elle sortoit de l'appartement de la marquise. En passant auprès de nous elle s'est arrêtée; sa tristesse

m'a frappé, et j'allois lui en demander la cause, quand madame de Veletri a paru; elle apportoit un shwal que la duchesse avoit oublié chez elle, et cette apparition inespérée a mis le comble à mon émotion. Mais, mon ami, quelqu'ait été mon trouble, il ne m'a point empêché de remarquer le sien. Elle a tressailli en m'apercevant; ses joues se sont colorées du plus vif incarnat. La duchesse, cet ange tutélaire, l'a remarqué comme moi; aussi prompte que la pensée, elle s'est approchée de la marquise, comme pour la rassurer sur l'état de son oncle, et en l'embrassant l'a cachée aux yeux de son mari. — Madame de Veletri s'est retirée; j'ai donné le bras à la duchesse jusqu'à sa voiture, et j'ai vu re-

paroître cette teinte mélancolique, que le plaisir d'obliger et d'être utile avoit effacée à demi.

Comment est-il possible, mon ami, que vous vous étonniez de la jalousie que m'a donnée Brogliezi ? Rassuré à cet égard, je ne le redoute plus. Oui, je me livre au doux espoir d'être aimé ; j'ose dire quelquefois ma Cécile, en songeant à madame de Veletri, et ces deux mots deviendroient la felicité suprême, si je les prononçois de son consentement. Mille fois dans le jour, mille fois dans la nuit je l'appelle de ce doux nom! Non, mon ami, non! je ne suis plus jaloux dans ce moment-ci ; mais je ne réponds pas du lendemain : vous en êtes surpris ! « De

« quel droit peut-on l'être, quand on « n'est point sûr d'être aimé, » me dites vous? Eh! mon cher S. Phal! vous qui réfléchissez tant sur les ressorts du cœur humain, comment-est-il possible que le plus marquant de tous ait pu vous échapper? « Quand « on aime passionnément, on bannit « le doute, la méfiance, » ajoutez-vous; j'en conviens; mais ce n'est qu'au moment où l'on est certain du retour; tant qu'on n'en a pas acquis la certitude, on redoute jusqu'à l'ombre de ce qui peut y porter obstacle. Le bonheur d'être aimé de ce qu'on aime est un si grand bonheur qu'on n'ose y croire qu'après en avoir entendu l'assurance! jusque là tout est incertitude, obscurité, appréhension. Dieu! si je l'entends jamais sor-

tir de sa bouche, ce mot qui fait le destin de ma vie! O mon ami! j'aurai assez vécu!

Que je suis devenu différent de moi-même! Jadis quand je cherchois à plaire, je ne doutois jamais de mes succès; l'apparence la plus légère me servoit de conviction indubitable; aujourd'hui les preuves les plus évidentes ne me persuaderoient pas, si un mot de madame de Veletri ne les sanctionne. Jusqu'à cet heureux moment, je repousserai avec frayeur ces illusions trop flatteuses, je craindrai de m'y livrer trop légèrement ou trop tôt. Mais une fois sûr d'être aimé, ma sécurité sera sans bornes, elle me deviendra nécessaire comme son a-

mour! Périsse à jamais l'être coupable qui repoussant la confiance, rejette le plus sûr garant de l'amour!

Vous avez tort de me regretter dans le cercle où vous êtes : je ne suis plus aimable, et je vous parle de cet agrément passé, comme une beauté surannée vous rappelleroit son ancienne fraîcheur. Apprenez, mon cher S. Phal, que le désir de plaire, ce puissant aiguillon de l'amabilité, n'est actif en nous qu'autant qu'il est bannal; l'esprit fournit à tout, quand lui seul est occupé; mais dès l'instant qu'on aime, on perd le goût de ces fusées brillantes, leur éclat séducteur disparoît aussitôt: on parle peu, on rêve beaucoup, on n'a plus ce besoin de captiver

tout ce qui nous approche, une seule conquête suffit à notre ambition; parvenu au but, on n'en devient pas plus aimable; le doux contentement qui suit les jouissances de l'ame ne ressemble point à la gaieté.

Vous le voyez, mon ami, heureux ou infortuné, je ne serai bon à rien dans votre cercle; ne remarquez pas mon absence, ne me désirez point auprès de vous, ne venez pas me chercher ici. Mais si le malheur vient à peser sur votre ami, soyez bien sûr, mon cher S. Phal, qu'il sera le premier à vous appeler, ou à voler à vous.

LETTRE XIII.

Je conçois fort bien, mon cher S. Phal, combien vous êtes impatienté de me voir toujours à-peu-près au même point de mon histoire : mais vous ne raisonnez pas juste, et c'est ce que je ne conçois pas. En vérité ! vos pourquoi, vos comment, vos j'aurois fait ceci ou cela, m'amuseroient beaucoup, s'il ne s'agissoit pas d'intérêts aussi chers que les miens. Dans votre cabinet à Paris, vous est-il possible de faire des projets, ou de tirer des conséquences sur tout ce qui se passe à Bologne? non assurément; et quand vous y réflé-

chirez, quand vous ne vous laisserez pas entraîner par cette vivacité extrême qui vous rend ma patience intolérable, vous ne donnerez plus à une conduite nécessitée par les circonstances les plus impérieuses, le nom de timide prudence.

Ne l'oubliez pas, mon ami, ma position ne ressemble à celle de personne. Les Argus qui veillent sur moi ne sont point de ceux qu'on endort aisément; il n'y a pas de confidens à caresser, point de domestiques à corrompre; et quand cette marche là seroit la plus sûre, je la rejetterois comme indigne de moi et de celle qui m'inspire cet amour si vrai et si pur. Si je suis aimé, Cécile saura trouver les moyens de me

le prouver, et cette assurance que je ne tiendrai que d'elle, m'en deviendra plus chère encore. Mais... que de difficultés à vaincre, avant de parvenir à ce but si désiré ? Rappelez-vous que nous ne pouvons jamais être seuls, que nous ne nous parlons pas sans être écoutés; que si quelques mots échappés n'ont été entendus que d'elle, ce n'a été que par miracle; que je ne puis interprêter que son silence, que ses yeux mêmes n'osent parler. Jamais femme n'a été plus observée, il n'en est pas qui s'observe davantage; le moindre changement dans sa conduite seroit pour elle le signal des chagrins les plus poignans. Eh! malgré toute sa prudence, les évite-t-elle? Parvient-elle toujours à les prévenir? Songez

à ce qu'elle souffre de la jalousie que le marquis a contre Brogliezi... Mais, qu'il est heureux pour moi que M. de Veletri, trop préoccupé de cette idée, n'en ait pas sur mon compte! Qu'il est heureux que ma soi-disante passion pour la duchesse, qu'il croit avoir pénétrée, l'éloigne de la vérité! Dieux! si la plus légère imprudence lui faisoit suspecter mes sentimens... je n'ose y penser... La marquise à jamais perdue, paieroit peut-être de sa liberté l'indiscrétion que j'aurois commise!... Ah! dussé-je être condamné long-temps encore à tous les ménagemens qui vous ennuient et me consument, j'y souscris, pourvu que j'évite à jamais les soupçons du marquis. Oui, mon ami, si mon bonheur vous est

cher, conseillez-moi de ralentir ma marche plutôt que de la presser. Songez que patience, espoir et persévérance viennent souvent à bout de tout.

Hier dans l'après-dîner j'ai été voir M. de Menart : au moment où je suis entré chez lui, le marquis est venu au-devant de moi : « Chût » m'a-t-il dit, en posant le doigt sur la bouche; « ne faites point de bruit; « Cécile a souffert toute la nuit ; « maintenant elle sommeille. » En effet, je la vis endormie dans un grand fauteuil, et je ne saurois m'expliquer la sensation pénible que j'éprouvai en la regardant : sa pâleur, ses yeux fermés, ses longues tresses qui tomboient sur ses genoux, tout

a offert à ma pensée l'immobilité du néant, j'ai conçu l'idée de cette séparation funeste, où celui qui survit, n'a qu'un tombeau pour espérance, et la mort pour réunion. J'ai contemplé la marquise avec une espèce de terreur, j'avois besoin de la voir respirer, toutes les facultés de mon ame attendoient un soupir : ce soupir entendu, j'ai été plus calme, mais rien n'a pu effacer la douloureuse impression que j'avois eue, il m'en est resté un fond de tristesse que le réveil même de Cécile n'a pas détruit. Elle s'est levée, elle est venue auprès de nous, sa pâleur a instantanément disparu, son teint s'est animé ; je n'ai pas osé lui témoigner ma sollicitude sur sa santé ; plus troublé que jamais, je pouvois à peine ar-

ticuler un mot. Le marquis a remarqué mon anxiété, il m'en a demandé la cause, et, le croirez-vous? cette question si simple a suffi pour me ramener au triste sentiment que je n'avois pu dompter; la voix m'a manqué pour répondre. « Qu'avez-« vous? » m'a dit la marquise, avec cet organe si doux, qui émeut toutes les fois qu'elle parle: j'ai cru entendre un ange consolateur qui descendoit des cieux pour relever mon courage. Le marquis s'est approché de M. de Menart, lui a dit quelques mots à l'oreille; je ne pouvois être observé, j'ai osé arrêter un regard sur madame de Veletri : elle avoit repris sa place et sa première attitude, son œil attaché sur moi continuoit la question qu'elle m'a-

voit faite. Après l'avoir fixée avec amour, j'ai levé les yeux au ciel, je l'ai pris à témoin de mes sermens; mes larmes étoient prêtes à couler, j'en ai vu briller une sous les paupières de Cécile, nos ames se sont entendues, une étincelle du feu céleste les a réunies! J'ai fait un pas pour me rapprocher d'elle, ce mouvement l'a effrayée... j'ai reculé en gémissant! Tout ce que je viens de vous peindre s'est passé en moins d'une seconde. Le marquis, en cessant de parler à monsieur de Menart, a rompu notre muet entretien, il m'a emmené dans une autre chambre. « Je sais ce qui vous inquiète, « m'a-t-il dit, je n'ai pas voulu vous « en parler en présence de Cécile; « tout ce qui est dans ce genre l'agite

« trop. On croit le père de la du-
« chesse arrêté depuis une heure,
« par ordre du gouvernement; mais
« j'ai tout lieu de croire que la nou-
« velle est fausse, qu'il est question
« d'un autre dont le nom ressemble
« au sien. La duchesse ignore ce
« qu'on dit à ce sujet, je sors de
« chez elle, et je viens d'envoyer
« chez une personne sûre, qui me
« dira la vérité. » Le marquis ache-
voit à peine, lorsqu'on est venu lui
remettre un billet. — « Tenez, m'a-
« t-il dit avec joie, il n'y a pas un
« mot de vrai dans tout ce qu'on dé-
« bite. Le prince de Montegallo est
« tranquille au fond de son cabinet:
« allez porter aux pieds de la du-
« chesse la satisfaction que vous de-
« vez éprouver, elle vous tiendra

« compte de la peine que vous avez « eue, Je ne veux pas vous retenir « davantage, d'ailleurs monsieur de « Menart est fatigué, et je voudrois « que Cécile allât se mettre au lit. » — « Qu'a-t-elle donc, » ai-je demandé en tremblant? — « Beaucoup de « foiblesse, de l'oppression, des in- « somnies; des évanouissemens fré- « quens; la moindre chose qui l'af- « fecte lui fait un mal affreux, et... « malheureux! » a-t-il ajouté, en se frapant le front; « malheureux! « c'est moi qui suis souvent son « bourreau! » Quand il a prononcé ce mot, je n'ai pas eu le courage de le regarder, j'ai détourné la tête, j'ai quitté le marquis avec un sentiment qui ressembloit à l'aversion. C'est son bourreau! Le bourreau de

Cécile! répétois-je en frémissant, et parcourant les rues sans savoir où j'allois. Le hasard m'a conduit à l'hôtel de la duchesse, j'ai voulu y monter pour pouvoir lui parler de Cécile, mais après m'avoir fait attendre un moment, on est venu me dire qu'une légère indisposition l'empêchoit de voir du monde. L'ame oppressée, je suis rentré chez moi. En vain ai-je cherché à repousser la tristesse qui m'accabloit, je n'ai pu y réussir; il m'a été impossible de vous écrire; dès que je prenois la plume, la distraction de mon esprit, en brouillant mes idées, faisoit un chaos où je ne voyois de distinct que les souffrances de Cécile et les fureurs de son bourreau!... de cet homme barbare qui prodigue le

nom d'amour à la passion fougueuse qui fait le malheur de sa victime! Grand dieu! quels sont donc les effets de la haine, si ce sont là ceux du sentiment!

Je ne me suis point couché. En proie à la plus vive inquiétude, j'ai entendu plus d'une fois l'horloge qui me faisant parvenir le calcul des heures, m'a fait penser que Cécile, peut-être, veilloit de même; que les sons que j'entendois lui parvenoient aussi; qu'il étoit possible qu'ils interrompissent le sommeil dont elle avoit besoin. Elle ne dort pas, elle souffre, me disois-je, et je ne puis lui donner les soins de l'ami, de l'amant le plus tendre! tandis que celui qui l'offense, celui qui la tourmente sans cesse, ne la quitte pas!

Avec quelle impatience j'ai attendu le moment convenable pour envoyer chez le marquis! Dix heures ont enfin sonné! J'ai écrit à monsieur de Veletri pour lui demander des nouvelles de ses deux malades. N'ayant pas assez de patience pour attendre le retour de mon domestique, je suis allé à sa rencontre : tremblant, en ouvrant la réponse qu'il m'apportoit, je croyois pressentir que la marquise étoit plus mal... Elle est beaucoup mieux, mon cher S. Phal, elle a mieux dormi! Que de graces j'ai rendues à ce dieu bienfaiteur de mon être! Que de vœux je lui ai adressés pour la conservation d'une existence qui, quoiqu'identifiée à la mienne, m'est bien plus nécessaire encore!

Je suis venu me jeter sur mon lit; j'ai dormi trois heures, mon sang s'est rafraîchi, ma tête est devenue plus calme, mon ame moins triste; j'ai été capable de vous écrire cette longue lettre; j'ai écrit aussi à la duchesse pour me plaindre de la rigueur de son suisse : elle m'a fait répondre verbalement qu'elle se portoit mieux, et qu'elle me verroit avec plaisir, quand elle seroit tout-à-fait bien. Adieu, mon ami : ce soir je reverrai la marquise. Je ne sais si un instant favorable compensera tout ce que j'ai souffert depuis hier soir; mais elle se porte mieux, qu'ai-je à désirer encore? Oui..... si je vois ses yeux animés par la santé, je pourrai me consoler de n'y point voir paroître le feu du sentiment.

LETTRE XIV.

C'est à présent, mon cher S. Phal, que votre patience seroit mise à une rude épreuve, si vous étiez avec moi. Voilà plusieurs jours que je n'ai pu placer un mot; à peine ai-je rencontré un regard vaguement dirigé sur moi; et sans une dispute que j'ai eue avec Adèle, je n'aurois rien à vous dire aujourd'hui. Hier soir je vins chez la marquise, j'y trouvai Adèle établie avec quelques autres personnes: monsieur de Murville n'y étant pas, madame étoit très-gaie, très-animée surtout par cette coquetterie dont le germe existoit

à Paris, et qui s'est beaucoup plus développée ici. Souvent, très-souvent, je suis l'objet de ses attentions les plus marquées; mais devenu fort gauche à cet égard, je ne sais point en profiter, et mes distractions, mon indifférence aux propos et aux regards qu'elle m'adresse, me font payer d'insouciance tout ce qu'elle dit pour me piquer, ou pour me captiver. Cette fois-ci cependant, son caquet m'a étourdi, ses plaisanteries sur mon compte m'ont déplu. Les épigrammes dont elle a accompagné le nom de chaque femme qu'on a citée, ont achevé de m'impatienter, et je n'attendois que le moment de lui faire la leçon, quand on a nommé la duchesse. Madame de Murville qui m'en croit fort épris, et qui at-

tribue à ma passion pour madame de Fravilla le changement qu'elle trouve dans mon humeur, a donné un libre cours aux sarcasmes qu'elle a lancés contr'elle. Je n'ai pu les entendre de sang-froid; je me suis fâché, j'ai défendu la duchesse avec feu, avec courage..... Oui, avec courage; car je sentois que la marquise en pouvoit être étonnée. Adèle sourioit malignement, parloit à l'oreille de la marquise, toussoit de temps en temps, sans que le ton d'assurance qu'elle cherchoit à prendre parvînt à cacher son mécontentement. Madame de Veletri ne disoit mot, tant elle étoit appliquée à son ouvrage; mais je voyois que son aiguille tomboit souvent, que ses soies s'embrouilloient, qu'elle cherchoit

les ciseaux qui étoient sous sa main. Je voyois que ma conduite lui déplaisoit: mais devois-je abandonner la cause de celle qui avoit si bien défendu Cécile, contre cette même madame de Murville? Le marquis me soutenoit par malice; devinant l'origine du dépit d'Adèle, et n'ayant pas pour elle une grande prédilection, il cherchoit à la contrarier davantage, en lui prouvant que ma colère étoit naturelle à un homme qui se voit blessé dans ce qu'il a de plus cher. « Demain, mon cher ami, « me disoit il, pas plus tard que de- « main je conterai tout cela à ma- « dame de Fravilla, et sans nom- « mer madame, je saurai prouver à « notre belle duchesse que la cou- « ronne doit tomber sur le front de

« son défenseur. » Cette réflexion m'en fit faire d'autres, j'aperçus le danger, je me tus; madame de Murville fit de même, nous eûmes l'air de bouder tous deux. M. de Menart s'avança en riant — « Venez, « me dit-il, venez, preux chevalier! « Après avoir défendu la beauté of- « fensée, venez aux pieds de la beau- « té en courroux vous repentir de « votre vivacité, et obtenir votre « pardon; l'amour est souvent l'ame « des combats, mais il ne veut pas « de guerre civile. » — En achevant ces mots, il m'oblige à fléchir le genou devant Adèle, qui me présente une main à laquelle je me vois forcé de donner un baiser. Comprenez-vous, mon cher ami, ce que j'éprouvai, ce que je souffris dans ce mo-

ment de crise ? Voyez-vous la répugnance, la mauvaise grace que je mis à mon amendement ? Mon cœur battoit comme si je commettois une mauvaise action, comme si je faisois un parjure. Moi aux pieds d'une autre, et sous les yeux de Cécile ! Ah ! le badinage le plus innocent ne tient-il pas de la perfidie quand on aime avec passion ? En me relevant je jetai un coup-d'œil sur la marquise, je n'aperçus rien.... Elle brodoit attentivement, les acclamations qu'on nous donna, ne purent la distraire de sa constante occupation : madame de Murville s'en alla enfin. Sans rancune, me dit-elle, en passant devant moi et me tendant la main. — Sans rancune, répétai-je, en la saluant profondément.

Un instant après le marquis sortit pour aller au spectacle; je me rapprochai de madame de Veletri, je lui parlai de choses indifférentes; elle me répondît, mais sans lever les yeux, sans que rien de tout ce que je fis pour obtenir un regard, pût réussir: j'en pris de l'humeur. Adèle étoit cause de la douloureuse contradiction que j'éprouvois, ce fut à elle que j'en voulus; je m'emportai contre sa coquetterie, contre son penchant à la médisance, contre sa fastidieuse manière de persifler. La marquise m'arrêta — « Vous en « dites, monsieur, bien du mal au- « jourd'hui, et cependant vous l'a- « vez aimée... c'est pour elle que « vous êtes devenu infidèle » — « J'ai « eu l'honneur de vous assurer, ma-

« dame, lui répondis-je, en ap-
« puyant sur chaque mot, que je
« n'ai jamais rien senti pour mada-
« me de Murville. Degoûté, impa-
« tienté par une femme que j'aimois
« bien moins encore, et que je n'es-
« timois pas du tout, je cherchois à
« me distraire de l'ennui qu'elle me
« donnoit. Adèle vivoit habituelle-
« ment dans le même cercle que
« moi, elle débutoit dans la société :
« alors elle étoit naturelle et gaie,
« par conséquent plus aimable.
« Quelquefois s'éloignant de la foule
« qui l'escortoit, elle venoit causer
« avec moi ; je m'en occupois comme
« d'un enfant qu'on gâte un peu
« parce qu'il nous fait rire : voilà les
« seuls rapports qui ont existé entre
« nous, je ne lui ai jamais dit un mot

« d'amour ; jamais je n'en ai eu pour « elle, et ce qui le prouve, c'est que « je l'ai quittée pour venir ici... » Je parlois encore quand tout-à-coup on cria au feu : c'étoit un incendie, tout le monde courut aux fenêtres ; la marquise et moi restâmes isolés. « Ne vous fâchez pas » me dit-elle avec sa douce voix ; ses yeux rencontrèrent les miens, un de ses gants étoit sur la table, il conservoit encore la forme de sa main, je m'en saisis, je le portai à ma bouche ; voilà mes lèvres purifiées du baiser sacrilége que la main d'Adèle a reçu, dis-je à Cécile. Elle ne me laissa pas le temps d'en dire davantage ; se levant avec précipitation, elle rejoignit sa belle-sœur qui étoit à une croisée. Je restai à ma place, sans pouvoir

me désaisir du gant que je tenois ; je fus tenté de le voler; mais je craignis que madame de Caraviglia, qui s'en étoit occupée un instant auparavant, ne s'aperçût de sa disparition. Quoiqu'à regret, il fallut quitter ma chaise; sans oser me rapprocher de Cécile, et aller comme les autres regarder cet incendie, que l'amour, pour m'être propice, avoit allumé sans doute d'une étincelle de son flambeau ! Les importuns attirés loin de moi, me donnèrent un instant de consolation, qui fut bien court, il est vrai, mais ce qui paroît peu de chose à celui qui a de grandes jouissances, est tout pour l'être qui vit de privations. L'homme riche ne comprend pas l'utilité du dénier qui soutient le pauvre, tandis que

le luxe de l'opulence suffit à peine à ses fantaisies, un abri et de la paille font le bonheur de l'indigence.

Mais il faut aussi que je vous parle de mon anonyme, qui ne s'en est pas tenu à son premier billet. Ce soir, en passant près d'un café, mon facteur encapuchonné m'a arrêté de nouveau : Répondez tout de suite, m'a-t-il dit, en me glissant sa lettre, j'attendrai en me promenant devant la porte du café. J'ai vu ce peu de mots :

« De quel pays est celle que vous « aimez si tendrement ? »

J'allois nommer la France, quand la réflexion m'a retenu. J'ai répondu ce qui suit :

« Dire son pays, c'est la nommer;
« et mon secret m'est aussi cher que
« mon amour. »

Que pensez-vous, mon ami, de cette aventure? Je n'ose arrêter mes idées sur rien : je n'ose point faire de perquisitions, car je ne puis me confier à personne... De quel droit irois-je divulguer un secret qui n'est pas le mien? Quelles que soient les apparences, n'aurois-je pas trop de vanité, en supposant que celle qui m'écrit et m'interroge, soit guidée par son amour pour moi? Peut-on deviner toujours les motifs secrets des actions les plus évidentes?... Et si ce n'étoit qu'une mistification, qu'un simple désir de m'intriguer?... Oui! prudence, délicatesse, raison...

tout m'oblige au silence. D'ailleurs, comment, par qui, serois-je éclairé? Je n'ai point de confident à Bologne. Scrupuleux en amitié comme en amour, je ne sais point parler à deux le même langage. Vous, mon cher S Phal, vous, le dépositaire unique de mes sentimens et de mes pensées, vous seul devez tout savoir: ne ferois-je point un crime de lèze-amitié, si, me confiant à un autre, j'allois lui demander avis et consolation? Je consulte, il est vrai, le marquis au sujet de mon procès, mais je serois bien fâché s'il étoit question d'autre chose entre nous: son désir de tout savoir et de tout dire, pour prouver que c'est lui seul qui fait tout, m'interdiroit toute confiance, quand même ma position vis-à-vis

de lui ne s'y opposeroit pas. Je vous l'avoue, mon ami, je serois vil à mes propres yeux si j'avois l'air de l'abandon et de l'amitié avec un homme qui m'est odieux, et pour la femme duquel je brûle de l'amour le plus passionné; mais gardez-vous de croire que ma répugnance pour lui soit de l'ingratitude; ce n'est pas par obligeance qu'il me sert, je vous l'ai déjà dit, j'aime à le répéter encore, il ne feroit rien pour moi, s'il n'étoit convaincu que les intérêts de sa vengeance et de sa haine, sont absolument liés à ceux de ma fortune; oui, j'en conviens, les nœuds qui m'uniroient à lui, quelque foibles qu'ils puissent être, me seroient à charge; la reconnoissance est un pesant fardeau quand on la doit à

ceux qu'on mésestime ; mais qu'elle ajoute de liens à ceux de l'amitié ! Qu'il est doux de trouver une raison de plus pour aimer son ami ! Qu'on est heureux quand on s'applaudit de le chérir autant ! C'est ce que j'éprouve tous les jours, mon cher S. Phal, et mon sentiment pour vous, aussi juste qu'il est solide, brave le temps, l'absence et le sort.

P. S. J'oubliois de vous dire que j'ai été hier chez la duchesse avant d'aller chez madame de Veletri. Elle ne m'a point reçu ; à deux billets que je lui ai écrits pour m'en plaindre, elle m'a fait répondre toujours verbalement, qu'elle ne pouvoit voir personne. — Que veut dire cette retraite ? Pourquoi suis-je banni de sa

maison? Si je n'étois encore qu'un fat, je verrois dans tout cela mille choses flatteuses pour mon amour-propre, mais je connois l'amour, et suis véritablement peiné de ne point retrouver dans la duchesse cette sœur chérie que je suis disposé à aimer de tout mon cœur.

LETTRE XV.

Ce matin en passant devant l'hôtel de la duchesse, j'ai vu à sa porte le cabriolet du marquis; j'ai demandé s'il y étoit seul? « Non, m'a-t-on répondu, madame est avec lui »..... Et je n'ai fait qu'un saut jusqu'à l'apartement. La rapidité avec laquelle je marchois, m'a fait heurter contre une chaise, la douleur que j'en ai ressenti m'a obligé de m'arrêter au moment où j'allois entrer; j'ai entendu la suite d'une conversation qui rouloit sur moi. — « Il est vrai, « disoit la duchesse, M. de Lodève « a une jolie figure, une tournure

« charmante,..... et un cœur bien « tendre, a interrompu le marquis; « croyez-moi, madame, il est amou- « reux fou de vous; » ..... Effrayé de ce que venoit de dire M. de Veletri, inquiet des conséquences que pouvoit entraîner une confidence si déplacée, plus inquiet encore de l'effet qu'elle produiroit sur Cécile, je suis entré avec précipitation.... « Hé! le voilà » s'est écrié le marquis, « ma foi mon ami, on ne vint « jamais plus à propos. » La duchesse a paru étonnée de mon apparition, mais ne m'en a pas reçu avec moins de bienveillance. Un peu confus de la manière dont j'étois entré, étourdi par ce que je venois d'entendre, craignant que le marquis ne poursuivît son discours sur le même

thème, je n'osois regarder la marquise, je ne savois ce que je disois à la duchesse, et balbutiant, hésitant, déraisonnant, je maudissois l'impétuosité du mouvement qui m'avoit fait monter... « Non, madame, « a poursuivi le marquis, non je ne « vous peindrai jamais le feu avec le- « quel il vous a défendue contre quel- « qu'un que je ne nommerai pas »... A ces mots, la porte s'ouvre, Adèle entre, m'aperçoit, m'interroge des yeux, pour savoir si on a parlé d'elle..... Je me trouble, elle rougit et augmente mon embarras par le sien.

La duchesse nous regardoit avec surprise, comme pour nous demander compte de ce qui pouvoit nous embarrasser autant? La marquise

fixoit le parquet d'un air rêveur, le marquis rioit sous cape, Adèle ne disoit mot, et moi, vivement affecté par tout ce que je lisois sur la physionomie de Cécile, je ne savois où j'en étois. Il y eut un instant de silence que madame de Veletri rompit, en engageant son mari à continuer leur promenade : elle le prit sous le bras, elle l'entraîna sans jeter les yeux sur moi, sans m'adresser un mot.

Que devins-je après sa fuite? Tout prit un autre teinte autour de moi ; mais je sentis combien il étoit nécessaire de cacher ma peine à madame de Murville ; je compris que mon secret pénétré par elle, seroit bientôt divulgué ; je vis qu'il étoit instant

de lui donner le change, et important de soutenir l'opinion qu'elle avoit déjà de mon goût pour la duchesse. Je me plaignis à celle-ci de sa longue retraite, je l'assurai, et avec vérité, que j'en avois été fort contrarié; mais tandis qu'elle me répondoit avec bonté, madame de Murville toujours plus mal à son aise, interrompit la conversation, en se levant pour se retirer. Alors un sentiment indicible, que vous pouvez mieux comprendre que je ne pourrois l'expliquer, me porta à éviter le tête-à-tête qui alloit avoir lieu entre la duchesse et moi. Je suivis Adèle, et comme elle étoit à pied, et que son domestique n'étoit pas revenu d'une course qu'elle lui avoit fait faire, elle me pria de l'ac-

compagner jusqu'à son auberge qui est à deux pas. A peine fûmes-nous dans la rue, que nous y rencontrâmes monsieur et madame de Veletri. — « La marquise est bien jolie, « m'a dit Adèle, c'est dommage qu'elle « soit si pâle et si monotone » — Je n'ai pas répondu. — « Votre duchesse « seroit très-belle, a-t-elle ajouté, si « son nez n'étoit pas trop grand, si « son regard n'avoit pas autant d'ef- « fronterie.... Ah! mon Dieu que je « suis étourdie, de vous avoir arra- « ché à l'idole qui recevoit votre en- « cens. » Je me suis tû encore: nous touchions à sa porte, et pour lui faire la leçon à mon aise, je voulois être chez elle. Quand nous fûmes montés, je pris un ton froid et sévère. — « Quoique la marquise soit

« pâle et monotone, dis-je à Adèle,
« elle n'en est pas moins admirée de
« tout ce qui l'approche. Quoique
« la duchesse ait le nez trop long,
« à ce que vous dites, elle se fait
« adorer, bien plus encore par sa
« bonté et son indulgence, que par
« l'effet de sa rare beauté. Madame
« de Murville aussi séduisante que
« les deux femmes qu'elle cherche à
« déprécier sans cesse, auroit les
« mêmes suffrages, et le mien, si elle
« étoit plus naturelle, moins co-
« quette, moins envieuse surtout
« des succès des autres : jadis je ne
« lui connoissois pas tous ces dé-
« fauts; elle n'est plus cette Adèle
« que je recherchois à Paris; j'aimois
« à me voir près de l'autre, désor-
« mais je fuirai celle-ci, c'est ma der-

« nière visite » ; et faisant une révérence, j'allois me retirer, lorsqu'elle m'a retenu. — « Non! vous ne me « quitterez pas dans les dispositions « où vous êtes, m'a-t-elle dit d'un air « repenti, j'ai des torts, j'en con- « viens, mais vous me traitez trop « mal, vous mêlez trop de sévérité à « ce reste d'intérêt qui vous a dicté « les reproches que je n'oublierai « jamais, pour en profiter mieux. » Elle étoit émue, elle m'a tendu la main, je l'ai serrée affectueusement entre les miennes, je me suis senti désarmé. — « Croyez-moi..... corri- « gez-vous, ai-je dit avec plus de « douceur, vous n'en serez que plus « aimable; » et je l'ai quittée la-dessus.

Si Adèle fait bon usage de ma re-

montrance, je serai un peu consolé de la contradiction que j'ai éprouvée dans le cours de cette matinée, qui a répandu un jour si faux sur la conduite que j'ai tenue à l'égard de tout le monde. Pensez-y bien, mon cher Saint Phal! Le marquis n'a-t-il pas assuré à la duchesse que j'avois pour elle la passion la plus vive? Mon embarras en voyant entrer madame de Murville, n'a-t-il pas fait croire que sa présence portoit le trouble dans mes sens? Ne l'ai-je pas suivie dès qu'elle a voulu partir, au moment même où je me plaignois à la duchesse d'avoir été si long-temps sans la voir? N'ai-je pas vu l'air de triomphe qu'avoit Adèle en m'emmenant? A-t-il pu m'échaper? Mais, Cécile!.... Dieu, Cécile! —

qu'a-t-elle pensé de tout cela? Elle qui a entendu ce qu'a dit le marquis! elle qui m'a rencontré donnant le bras à Adèle! Elle..... enfin, qui, à la fenêtre du comte de Veletri, proche parent du marquis et qui demeure en face de madame de Murville, m'a vu sortir de chez elle! Les fenêtres étoient ouvertes de part et d'autre, elle a pu me voir, mais non m'entendre! Elle qui suppose que j'ai eu de l'inclination pour Adèle, ne croira-t-elle pas que j'en conserve encore? Comprenez-vous que l'enchaînement des circonstances m'a donné aujourd'hui un air de fausseté vis-à-vis de trois femmes à la fois? Cependant il n'en est qu'une que j'aime, et avec cette pureté de sentimens qui n'appartient

qu'à un premier amour! Sans l'odieuse contrainte à laquelle sa position me condamne, je n'aurois qu'à paroître ce que je suis, pour convaincre tous les yeux:..... mais gardons-nous d'en murmurer! La tranquillité de Cécile trace ma conduite; la justesse de son esprit saura la pénétrer, et si son cœur est à l'unisson du mien, il lui fera comprendre qu'il faut toute la puissance d'une passion comme la mienne pour me porter à dissimuler autant que je fais.

Ce soir hélas! je ne l'ai pas revue; elle avoit un nouvel engagement. Mais mon anonyme ne m'a point délaissé. Rentré d'assez bonne heure, à cause d'un mal de tête qui dure

encore, j'ai trouvé un billet qui contenoit ces trois questions :

« Est-ce la marquise de Veletri
« que vous aimez? Est-ce la duchesse
« de Fravilla?.... ce ne peut-être ma-
« dame de Murville ? »

Une vieille femme que j'ai reconnue tout de suite, d'après la description que m'en a faite mon valet de chambre, est venue chez moi, en mon absence; elle a demandé que l'on mît sur mon bureau le billet qu'elle apportoit, en me faisant dire, qu'elle en viendroit chercher la réponse dans la boutique d'un bijoutier où on devoit la déposer demain matin à dix heures : le nom de cet homme

et son adresse étoient sur le paquet, le tout écrit de la même main.

Vous devinez, mon ami, qu'il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour me décider à taire ce qu'on veut me forcer de révéler. J'ai répondu :

« Que j'aimois, il est vrai de toutes « les forces de mon ame, mais que j'a- « vois déjà dit une fois que mon se- « cret et mon amour m'étoient é- « galement sacrés, que jamais sur- « tout on ne me porteroit à en- « freindre le silence que je jurois « de garder à jamais. » — Et demain à dix heures, François portera ma lettre à l'endroit désigné.

Ma curiosité est fortement exci-

tée, je l'avoue; malgré moi quelques soupçons m'occupent, cependant rien ne sert à les raffermir, souvent même une seule réflexion suffit pour détruire celles qui pourroient me guider dans ce labyrinthe si bizarre et si nouveau..... Mon ami, je ne suis pas bien ce soir, ma tête s'appesantit, mes idées se confondent, je vais me coucher bien tristement, puisque je n'ai fait qu'entrevoir Cécile, et que son air distrait, son ton presque désobligeant, m'ont peiné à l'excès.. Mais si sa conduite étoit l'effet de sa jalousie, ne dois-je pas m'en réjouir? Non, sans doute! Je la connois trop bien cette fièvre douloureuse qui fait peser sur nous jusqu'à l'atmosphère qui environne l'objet qu'on se croit préféré. Ah, que Cécile n'en

connoisse jamais le poison ! Je ne veux point acheter à ce prix la certitude d'être aimé d'elle ! Puissé-je n'amener près d'elle que tranquillité et bonheur! Puisse-t-elle identifier à l'instant de l'aveu le plus tendre, tout ce qui fixe ce charme ineffable qui n'a de source et de terme que dans l'amour! Que l'union de nos cœurs devienne l'époque fortunée de ses beaux jours! Que je lui entende dire : je suis heureuse ! Que ma tendresse pour elle soit le garant de cette assurance, et je pourrai comprendre ce qu'on nous dit de cette béatitude céleste qui doit mettre le comble à nos félicités!... Adieu, mon ami, je suis fatigué comme après un grand travail, je vois à peine ce que j'écris, il faut vous quitter et

appeler mon Esculape; si vous pouviez venir à sa place, en vérité, votre présence me feroit plus de bien que toute la pharmacie.

LETTRE XVI.

Pendant plusieurs jours, j'ai été hors d'état de vous écrire, mon cher Saint Phal; une fièvre ardente, des maux de tête continuels, m'ont fait cruellement souffrir, trois jours passés dans mon lit, et depuis toujours dans ma chambre; je n'ai ni la force, ni la permission d'en sortir, et vous devez savoir combien il m'en coûte de n'être près de Cécile que par l'espoir ou les souvenirs. Eh, dans quel temps, grand dieu, suis-je condamné à rester éloigné d'elle! Quand le marquis est absent, quand un peu de liberté règne chez lui, quand

la contrainte n'y paroît plus qu'à-demi !

Monsieur de Veletri est parti ce matin pour Florence, pour y voir son frère aîné, le duc de Santavia. Celui-ci, veuf sans enfans, affoibli par une maladie de langueur, qui depuis long-temps l'auroit conduit au tombeau, sans les bains de Pise et le climat de Florence, a souhaité mettre ordre à ses affaires en présence du marquis, unique héritier de ses biens. Monsieur de Veletri n'a pu se refuser à ce désir; il est parti, mais il ne falloit pas moins qu'une nécessité aussi urgente, et l'impossibilité d'emmener la marquise, pour qu'il s'en séparât. Avant-hier il est entré chez moi d'un air fort

agité : « Je pars pour Florence, m'a-
« t-il dit : » et ma première pensée
a été celle d'une séparation que je
n'aurois pu supporter. J'ai perdu
jusqu'à la faculté de faire une ques-
tion ; mais après un moment de si-
lence, le marquis a ajouté : « qu'il
« étoit furieux de devoir quitter sa
« femme ; » et ce mot m'a rendu la
vie ; j'ai recouvré l'usage de ma voix,
j'ai demandé au marquis ce qui l'o-
bligeoit à faire ce voyage ; il me l'a
expliqué. — « Heureusement, a-t-il
« poursuivi, c'est à Florence que je
« dois aller, c'est là que Brogliezi
« croit braver la décision du pro-
« cès qui doit consommer sa hon-
« te ; mais il ne se doute pas de
« tout ce que j'y puis, de tout ce
« que j'y ferai. Lodève ! soyez-en

« sûr, l'affaire sera terminée plus
« promptement qu'il ne le pense,
« et je compte le surveiller si bien,
« qu'il ne pourra quitter Florence
« sans que j'en sois instruit: eh! il
« ne me précédera point à Bologne,
« il n'y sera pas sans moi. »

Tout en parlant ainsi, le marquis chiffonnoit le dernier billet de l'anonyme, que, par distraction, j'avois laissé sur ma table de nuit. Voyez-vous mon inquiétude? voyez-vous ce que je souffrois par la crainte qu'il ne l'ouvrît, qu'il ne le lût, qu'il n'y vît la question qu'on m'y fait au sujet de la marquise? J'en avois une sueur froide. On eût dit que mon existence étoit attachée à ce papier; chaque fois que le marquis le froissoit, ou qu'il le regardoit, je sentois

les pointes acérées d'une douleur aussi physique que morale. Que devins-je, quand il l'examina de plus près! --- « Voilà une écriture de « femme, me dit-il; ma foi, mon « cher Lodève, cette lettre a toute « la tournure d'un billet-doux. A « coup-sûr c'est un rendez-vous « qu'on vous y donne, car j'y vois « le nom et l'adresse d'un tiers, qui « doit être complaisant.... Oh! je « ne me trompe pas, votre inquiétude vous trahit, et le prouve. »

« Cessez, de grace, dis-je presqu'en colère; que votre supposition soit vraie, ou fausse, je n'en « conviendrai pas, changeons de « conversation. » -- « Ah! vous vous « fâchez! vous avez peur que la duchesse n'en apprenne quelque

« chose? N'ayez point d'inquiétude,
« je n'en parlerai à personne, pas
« même à Cécile, je vous en donne
« ma parole d'honneur. » — Cette promesse m'a tranquillisé, car ce que je redoutois le plus, c'étoit son indiscrétion vis-à-vis de la marquise. J'ai saisi le fatal billet, je l'ai mis en pièces. Le marquis a pris congé de moi en me disant, « qu'il avoit prié
« sa femme de ne recevoir personne
« en son absence.... » Il s'est arrêté, et j'ai eu encore un mouvement de frayeur. — « Personne, hors la du-
« chesse, l'abbé et vous, mon cher
« Lodève, a-t-il continué; quelque-
« fois madame de Murville, parce
« qu'il le faut; mais je ne l'aime pas,
« c'est une coquette minaudière et
« méchante, dont le mari n'ose être

« franchement jaloux, et qui feroit « à merveille s'il la surveilloit da- « vantage. Pour la duchesse, c'est « toute autre chose. En vérité! si je « n'aimois autant Cécile, je crois que « je serois amoureux de madame de « Fravilla. Cette femme a sur moi « un ascendant irrésistible; sa bon- « té, sa beauté me subjuguent et me « soumettent à tout ce qu'elle veut. « On dit qu'elle a eu quelques foi- « blesses : jamais on n'a pu en nom- « mer l'objet; les jaloux ont accré- « dité ce bruit, sans que la chose ait « été prouvée. Puissiez-vous être le « premier couronné! vous vous ai- « mez, vous êtes tous deux libres, « vous n'en serez que plus heureux! « Adieu, puissé-je à mon retour « vous trouver triomphant! »

Quand il fut parti, je ne pus m'empêcher de réfléchir sur cet homme si bizarre, qui toujours sûr de la justesse de son tact, ne suit jamais que le premier jet de sa pensée; c'est celui-là qui dirige ses démarches, qui fixe son opinion, dont il ne rétrograde plus. Envain chercherez-vous à lui démontrer qu'il se trompe ; il se moquera de vous. Convaincu que rien ne lui échappe, que sa perspicacité est supérieure à tout, il se laisse entraîner sans cesse par une imagination dont le principe et le but sont toujours faux ; et sa jalousie contre Brogliezi, jalousie qui va jusqu'aux fureurs, sert à prouver ce que j'avance. On n'ose nommer en sa présence ce prétendu rival, tant il le croit préféré, il ne s'a-

perçoit pas de ma passion pour madame de Veletri : et si j'essayois de combattre l'opinion qu'il a de mon amour pour la duchesse, il ne m'en croiroit pas à coup sûr. Cependant le marquis est loin d'être bête... Que lui manque-t-il-donc? le sens commun : et ici, comme partout ailleurs, l'original que je viens de vous peindre a maintes et maintes copies.

Pendant tout le cours de ma maladie, l'anonyme a envoyé la vieille messagère pour savoir de mes nouvelles : celle-ci s'adressoit toujours à mon valet-de-chambre, sans vouloir qu'on me fatiguât de questions, et guettoit l'heure où mon médecin sortoit de chez moi pour lui demander ce qu'il pensoit de mon état.....

Mais quel est donc cet inconcevable individu qui s'intéresse si vivement à mes affections et à ma santé, sans s'expliquer autrement qu'a travers ce voile impénétrable, qu'en dépit de moi-même je désire quelquefois de soulever! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ah! mon ami, ah! partagez la satisfaction que je viens d'éprouver! Cécile m'a écrit, je tiens un billet d'elle! La visite de M. de Menart avoit interrompu la continuation de cette lettre, il étoit encore chez moi, lorsqu'on a apporté un billet; j'ai tendu la main, il m'a passé le papier : « C'est de l'écriture de ma « nièce, a-t-il dit, en y jetant les « yeux; elle comptoit vous écrire

« pour vous demander un livre que « le marquis vous a prêté, et qu'il « l'a chargée de réclamer. » — Monsieur de Menart est sorti en achevant sa phrase, et, libre de me livrer aux douces sensations que j'éprouvois, j'ai baisé avec transport le nom de Cécile gravé sur le cachet. J'ai été comme un fou en contemplant ces caractères formés par une main si chère, et que j'apercevois pour la première fois! J'ai dit avec ivresse : Cécile s'est occupée de moi! J'ai pressé sa lettre sur mon cœur; ses battemens ont redoublé, ils ont ranimé mon être, ils m'ont fait comprendre qu'il est doux d'exister! — Voici le contenu de ce billet qui ne prouve rien.... et inspire tout.

« Madame de Veletri fait ses « complimens à M. de Lodève ; elle « espère que sa santé lui permet- « tra de sortir bientôt ; elle désire « qu'il ne tarde point à venir la « voir, et elle le prie de remettre « au porteur, le livre que M. de « Veletri lui a prêté, et qui doit « être envoyé sur-le-champ au « Prince de Montegallo. »

Je n'ai jamais vu une plus jolie écriture. S'il est vrai que, d'après quelques traits de plume, on puisse juger l'esprit et le cœur de celui qui les a tracés, oh! mon ami, qu'il seroit aisé de peindre, d'après le billet que je tiens, la candeur, la grace et la bonté réunies! On les retrouve chez cette femme adorable, dans ses

paroles comme dans ses actions : son regard est celui de l'amour, tel qu'il fut dans le premier âge; son organe est une séduction ; tout ce qu'elle dit vous touche, et vous entraîne ; chaque mouvement qu'elle fait, captive vos sens ! Concevez l'idée de la perfection, vous ne pourrez penser qu'à Cécile ! Ayez celle de la vertu, c'est elle que vous nommerez encore ! Songez à tout ce qu'il y a de magique dans la beauté, et c'est toujours à Cécile que vous porterez vos vœux, et votre encens !

Je lui ai répondu, d'une main tremblante par l'excès de mon émotion, que je sortirai demain. J'ai dit que j'étois mieux. Je n'ai pas osé ajouter que ce mieux étoit l'effet

de l'intérêt qu'elle daignoit y prendre; j'ai craint que ma réponse ne fût lue et interprêtée par madame de Caraviglia. Dieu! j'ai dû écrire avec indifférence.... à Cécile! l'expression la plus passionnée vous dira-t-elle tout ce que renferme ce seul mot? Oui, mon ami, oui, je sortirai demain, quelque soit ma foiblesse, Cécile semble le désirer, et sa présence est indispensable à ma santé et à mon bonheur. Adieu, mon cher S. Phal, Alphonse est à vous de cœur et d'ame, en tout temps et en tous lieux.

LETTRE XVII.

Que je vous plains, mon cher S. Phal, de n'avoir point connu l'amour! car je n'en donne pas le nom à ce sentiment éphémère que tant de fois j'ai ressenti moi-même, et dont j'ai reconnu l'insuffisance depuis que Cécile m'a apparu. Vous savez sans doute profiter d'un mot, d'un sourire, d'un regard, mais en connoissez-vous le juste prix? Connoissez-vous ce silence qui vaut plus que les sermens? Avez-vous jamais aperçu ces chiffres, ces hiéroglyphes invisibles, qui couvrent l'objet aimé, et dont l'amour compose un langage dont il ne révèle la science qu'à ses

élus? Oui, je vous plains d'être étranger à son empire; vous en êtes plus aimable, vous en êtes bien moins heureux! Quelquefois je vous ai vu malade, mais en recouvrant la santé vous n'avez joui que de ce seul don; vous avez ignoré qu'il est une volupté qui accompagne le mal même; après quelques souffrances vous ne vous êtes jamais trouvé près de celle que vous aimiez. Un médecin vous a rendu vos forces, le regard d'une amante ne vous a point créé de nouveau! Ah! si vous sentiez, comme moi, cette flamme électrique que la présence de Cécile inspire; si ses yeux s'arrêtoient sur les vôtres avec cette expression touchante qui fait un dieu de l'homme qu'elle semble préférer; voué à votre idolâtrie, vous

ne vivriez plus que pour aimer; chaque soupir qui attesteroit votre existence, deviendroit un tribut de délire et d'amour!

Je vous disois dans ma dernière lettre, que j'étois décidé à sortir dès le lendemain, et en dépit d'Hippocrate et de son disciple, je suis sorti en effet, pour aller chez la marquise, comme je le lui avois mandé. La duchesse y étoit; elle a fait un cri en m'apercevant; madame de Caraviglia est venue au-devant de moi; monsieur de Menart s'est avancé pour me donner le bras, car j'étois d'une foiblesse extrême. Cécile est la seule qui ne m'ait rien dit; mais, ses traits animés d'une joie douce et tendre, exprimoient le plaisir

qu'elle avoit à me revoir. Oui, mon ami ! ah ! oui, elle m'aime ! je n'en saurois douter. On ne se distingue point des autres à l'approche de l'homme qui nous est indifférent; on l'aborde, on lui parle sans embarras, on ne croit pas devoir dissimuler quand on n'a pas de secret à cacher.

M. de Menart m'a conduit à un grand fauteuil que j'ai reconnu! c'étoit le même où j'ai vu Cécile endormie un jour; il n'avoit jamais été dans le salon, et quand je fus revenu de mon émotion et de ma fatigue, j'ai demandé par quel hasard ce meuble qui me devenoit si utile, se trouvoit déplacé? « C'est ma sœur qui l'a vou-« lu, a répondu madame de Caravi-« glia; elle a prétendu en avoir be-

« soin l'après-midi, pour pouvoir « s'y reposer, cependant elle n'en a « point fait usage. » Cécile a rougi, elle s'est précipitamment baissée pour ramasser le mouchoir de son oncle qui venoit de tomber; mais son action ne m'a point dérobé le délicieux embarras qui a trahi son intention! Ah! que n'a-t-elle voulu jouir de ma reconnoissance. Pourquoi en a-t-elle repoussé l'hommage? Pourquoi ses regards que je cherchois n'ont-ils pas rencontré les miens? Qu'elle a été aimable tout le reste de la soirée! que sa gaieté a été franche et naïve! comme elle a animé le petit cercle qui l'entouroit! Monsieur de Veletri, semblable au mauvais génie qui s'éloigne, a emmené la contrainte que la confiance

est venue remplacer; tout en a ressenti l'influence; madame de Caraviglia même, n'a plus son œil observateur; son visage est déridé, et son perroquet, installé dans le salon, l'occupe bien davantage que les instructions que son frère lui a laissées en partant.

Voilà trois semaines qui coulent ainsi doucement : voilà plusieurs jours que je passe dans cette espèce de quiétude, qui, sans être le bonheur même, en est à-peu-près l'équivalent. Je suis près de Cécile! Je savoure le bonheur de fixer quelquefois ses yeux charmans dont le regard semble confirmer mes espérances! L'air qui m'environne en devient plus suave, tout ce qui m'ap-

proche m'intéresse davantage, j'ai plus d'affection pour ceux que j'aime, plus d'indulgence pour ceux que je n'aime pas.... moins d'aversion pour le marquis lui-même, et ce dernier effort de bienveillance est la preuve non équivoque de ma disposition à tout aimer et à ne rien haïr.

Hier, j'étois seul d'étranger chez la marquise, la duchesse et l'abbé n'y étoient point venus. M. de Menart a proposé une lecture. — La Bruyère étoit sur la table, je l'ai ouvert, j'ai lu. Cécile a quitté son ouvrage, elle m'a écouté avec attention, avec le plus grand intérêt: plus d'une fois du même avis qu'elle sur les différens passages que je lisois, nous

éprouvâmes l'un et l'autre qu'il existe une analogie secrète qui se manifeste dans les choses les plus simples, et qui semble avoir présidé à la création de deux êtres destinés à s'aimer. Si parfois l'opinion de Cécile différoit de la mienne, nous discutions, sans disputer; quand sa logique triomphoit, je m'avouois vaincu sans peine; quand je parvenois à la convaincre, elle cédoit en me souriant.

Au milieu de cette douce harmonie, on annonça M. et Mme. de Murville. « Personne, s'écria Cécile, « nous sommes si bien! » Larougeur qui colora son joli visage, me fit saisir et apprécier le sens de cette exclamation; mais ma jouissance fut

de courte durée : l'heure de la séparation vint à sonner, et je m'en allois en soupirant, lorsque madame de Caraviglia me rappela pour m'engager à venir demain à San Michel del Bosco, où Cécile et elle comptent aller se promener, me chargeant en même temps d'en prévenir la duchesse. Cette dernière proposition ne me fit pas grand plaisir : madame de Fravilla que j'aime nonobstant de tout mon cœur, me gêne à l'excès, quand je la vois entre Cécile et moi. Plus clairvoyante que les autres, elle a pénétré mon secret, j'en suis bien sûr, et toute sa bonté et la connoissance que j'ai de sa discrétion, ne parviennent point à détruire le malaise que j'éprouve quand elle est avec nous. Cécile, à

ce que je vois, n'est plus de même, elle répond avec sensibilité à l'amitié que la duchesse lui témoigne, les soupçons qu'elle avoit sur la préférence que je pouvois lui accorder sont entièrement détruits, c'est sur madame de Murville qu'elle les dirige : mais comment peut-elle en avoir? Comment peut-elle imaginer que celui qui la voit, celui qui l'entend sans cesse, puisse apercevoir une autre femme! En est-il pour l'homme qui aime Cécile! pour l'homme heureux qui ose s'en croire aimé!

Votre idée sur mon anonyme s'est déjà offerte à ma pensée, mais plusieurs réflexions l'ont repoussée; je ne saurois adopter non plus celle

qui vous fait croire que Brogliezi peut être l'auteur de cette mystérieuse intrigue. Quel seroit son but? celui d'un guet-à-pens, dites-vous? Me croiroit-il homme à donner dans le piége? D'ailleurs n'est-il pas à Florence? La vieille femme n'est-elle pas revenue depuis, et tous les jours pendant ma maladie? La personne qui l'a envoyée ne s'est-elle pas vivement intéressée à ma santé? ..... Non! il est impossible que Brogliezi..... Quoi qu'il en soit, comptez sur ma prudence; je ne me laisserai point aller à ma curiosité, et il est impossible qu'on parvienne à m'inspirer un autre sentiment quelconque. Soyez tranquille, mon bon ami, la vie m'est chère, je l'ai vouée à l'amour et à l'amitié, et tous deux

sont nécessaires à mon existence, comme Cécile et S. Phal sont nécessaires à mon bonheur.

LETTRE XVIII.

Une légère indisposition a empêché la duchesse d'acquiescer à l'invitation que madame de Caraviglia lui a fait faire par moi pour la promenade d'hier soir ; et comme j'ai compris, d'après la manière dont la proposition m'a été faite, que je devois aller au lieu du rendez-vous, et non y accompagner les dames, je m'y suis acheminé tout seul.

San Michel del Bosco est un couvent bâti sur une haute montagne isolée qui domine la ville. Il en coûte un peu de peine pour arriver

au sommet, mais on oublie la fatigue en admirant la beauté du tableau que l'on découvre en montant. Quand je fus parvenu à la cime, je m'assis sur une pierre. Je regardai à mes pieds ces monumens que l'orgueil posa comme un intermédiaire entre la mort et l'oubli! Hélas! dis-je en moi-même, il a beau faire, le temps qui efface tout, détruit jusqu'aux vestiges qui doivent fixer le souvenir; s'il nous survit, ce n'est que dans le cœur d'une amante, d'un ami, et ceux-là n'ont pas besoin du secours de l'art pour se rappeler celui qu'ils pleurent! Mais ils passent à leur tour, et bientôt après, on ignore jusqu'aux noms que l'amour et l'amitié voudroient éterniser! Dieu! si l'idée de la des-

truction afflige, si l'on pense avec tristesse à quitter ce qu'on chérit ici bas, où trouver des forces pour supporter la perte de ce qu'on aime? Cette réflexion m'a fait éprouver une terreur qui tenoit de la frénésie : je me suis levé, j'ai couru comme un fou, j'ai fui la place où j'étois, comme si les sombres pensées qui m'y avoient assailli, n'eussent osé me poursuivre ailleurs. Dans l'espérance que Cécile alloit paroître, que son approche calmeroit le trouble de mes sens, je suis allé à sa rencontre ; rien de consolant ne s'est offert à ma vue : l'horloge du couvent a sonné, j'ai compté les heures, et me suis aperçu, avec humeur et surprise que j'avois devancé de beaucoup celle que la mar-

quise avoit choisie. — Il falloit un aliment à mon impatience, l'inaction ne me convenoit pas; je suis allé visiter le cloître; mais ce silence monastique, cette apathique oisiveté, cette monotone tranquillité, si toutefois on l'y trouve, rien de tout cela n'a porté dans mon ame la paix que je cherchois, que l'orage des passions avoit altérée, et que l'amitié seule a le droit d'apaiser. Je vous désirai près de moi, mon bon ami; ne pouvant vous voir, je tâchai de vous atteindre de la pensée, je regardai cette partie du ciel qui doit s'étendre sur Paris : mon cœur vous a appelé ....; mais j'ai aperçu Cécile, et ....., l'avouerai-je ?..... mon ame entière s'élançant vers elle, j'ai oublié ..... jusqu'à S. Phal !

L'air de satisfaction qui l'embellissoit m'a servi de contre-poison; la sérénité de son ame a passé jusqu'à la mienne, sa voix a adouci la blessure que l'imagination avoit créée; j'ai marché à côté d'elle, et la nature m'en a paru embellie! Le ciel est devenu plus beau, la verdure plus fraîche, les fleurs plus odorantes....; tout a été coloré par l'amour!

On a désiré voir le monastère, j'y ai retourné avec Cécile, sans y rapporter les sensations pénibles que j'avois éprouvées quelques instans plutôt; tout change d'aspect auprès de cette femme adorée, il n'y a de permanent, en son absence, que ma constante idolâtrie.

Nous sortîmes du cloître, nous

revînmes admirer la beauté de l'horizon qui nous entouroit; on commença à redescendre; la vieille prit le bras de M. de Menart; j'offris le mien à Cécile, elle s'appuya dessus. Oh bonheur! oh comme mon cœur palpita d'aise, d'amour et de volupté! Je ralentis ma marche, je voulus prolonger la durée d'une course dont le terme se rapprochoit à chaque pas que je faisois. Saint Phal, que ne puis-je, uni à Cécile, parcourir ainsi avec elle toute la carrière de ma vie! Hélas! au lieu de cette union enchanteresse, j'osois à peine jeter un coup-d'œil sur elle; son oncle et sa belle-sœur nous suivoient de trop près, je ne pouvois lui parler, mais j'observois son teint animé des plus vives couleurs; je

suivois les battemens de son cœur qui attestoient son trouble; j'osois, dans mon délire, presser le bras que je tenois; cette douce étreinte intimida Cécile, elle fit un mouvement pour retirer sa main.... « Pourquoi « cette punition, » lui dis-je, « mon « crime est-il si grand? » — « Oh, « monsieur de Lodève! » répondit-elle. Et....., dans ce moment même ....., dans le moment où nous étions à l'endroit de la montagne où la descente est la plus rapide, Cécile fait un faux pas, elle glisse, je veux la retenir; elle m'entraîne, elle va se heurter contre des pierres..... J'embrasse d'un de mes bras un arbre qui se trouve sur mon passage, je m'y attache avec force; de l'autre je soulève Cécile, je la supporte ins-

tantanément, je parviens à prévenir sa chute..... Concevez-vous le charme de cet instant si doux? Je la tenois dans mes bras! J'étois aux cieux! mais Mme. de Veletri effrayée, trop émue peut-être, respiroit à peine, je la voyois près de s'évanouir; alors je la pose doucement à terre, je la laisse avec son oncle et sa belle-sœur, je cours au monastère pour y chercher de l'eau. Pendant mon absence, Cécile revient à elle, je la trouve beaucoup mieux, elle prend le verre d'eau que je lui présente. — « Ce n'est rien, me dit-elle, mes for- « ces reviennent..... Lodève, je me « tuois sans vous! » — En disant cela, elle se lève, elle prend le bras de son oncle..... La cruelle! me fuir! étoit-ce me récompenser?

Pendant tout le chemin que nous fîmes, jusques chez elle, Cécile ne me regarda pas, ne m'adressa pas la parole, ne parla pas même à son oncle : silencieuse, abattue, marchant d'un pas mal assuré, elle s'arrêtoit souvent pour reprendre haleine ! Arrivée à sa porte, elle se tourna vers moi, me dit bon soir d'un ton caressant et doux. Je soupirai, elle me quitta, elle disparut, la porte se ferma sur elle, et je tombai dans l'anéantissement.

Aujourd'hui, elle étoit encore souffrante, rêveuse, inquiète ; je n'ai pu l'aborder, je n'ai pu lui dire un mot ! la duchesse, madame de Murville, l'abbé, tous étoient-là ! et..... demain mes beaux jours finis-

sent..... Le marquis revient ! Ce soir la duchesse, en me prenant à l'écart, m'a conseillé de ne point venir chez la marquise. « Madame « de Veletri, m'a-t-elle dit, aimera « mieux, à ce que je suppose, être « seule à l'arrivée de son mari. On « ne peut prévoir l'humeur dont il « sera ; vous savez d'ailleurs que « mon père donne un bal masqué; « que dira le marquis, s'il vous « trouve chez sa femme, quand tout « le monde est à une fête? — Il « n'est point jaloux de moi, mada- « me. » — « Eh, qui peut se flatter « d'être à l'abri de ses soupçons? » — J'allois répondre, quand Adèle se rapprocha de nous. La duchesse s'éloigna, je voulus la suivre, madame de Murville me retint, pour me

prier d'engager son mari à s'arrêter ici quelque temps encore, et à différer leur départ pour Pise; m'assurant que sa santé souffriroit beaucoup plus de ce voyage que de son séjour à Bologne. Je cherchai, mais en vain, à la dissuader là-dessus, mais je ne pus obtenir que le choix d'un autre ambassadeur. Pendant tout le temps que dura notre conversation, je fus sur les épines; Cécile nous écoutoit attentivement, la duchesse nous observoit, et pour m'achever, tout le monde s'en allant à la fois, Adèle voulut que je l'accompagnasse chez elle, désirant s'en retourner à pied. J'allois oublier jusqua la politesse, lorsque la duchesse, d'un ton impatienté, offrit

à Adèle une place dans sa voiture et l'obligea à y monter.

Demain, mon ami, demain je serai bien à plaindre, je ne verrai point Cécile! Qui sait si le retour du marquis n'amènera pas d'autres chances plus malheureuses encore! Il faudra donc aller à cette fête? Il le faut par prudence, par raison, par procédé! Pourquoi cette fausse monnoie est elle si nécessaire au monde? Pourquoi, livré à une foule importune, ne peut-on passer sa vie avec ceux qu'on ne voudroit jamais quitter? Je ne respire que pour Cécile, et demain il faut la fuir! Je hais cette cohue fastidieuse, et j'y dois paroître, je ne puis m'en dispenser!

Oh, mon ami, que tout est mal dans ce meilleur des mondes possibles! et qu'y deviendrois-je, si vous ne l'habitiez pas!

Mon anonyme ne s'occupe plus de moi, je n'en entends plus parler, et depuis ma maladie, le mystérieux émissaire ne m'a point apparu.

LETTRE XIX.

Hier j'ai perdu ma journée, mon cher Saint Phal, je n'ai point vu Cécile; le marquis cependant n'arrive que demain soir; mon exil a été inutile; je m'en dédommagerai, il est vrai, aujourd'hui; mais hélas! on ne jouit plus qu'à demi du bonheur qui va nous fuir. On écrit à l'abbé que monsieur de Veletri est de très-mauvaise humeur. Brogliezi a fait à Florence des plaisanteries sur la jalousie du marquis qui lui sont revenues; Brogliezi parle beaucoup de sa passion pour la marquise; Brogliezi enfin revient ici

sous peu de jours, et si, jusqu'à ce moment le gain de mon procès n'est point décidé, monsieur de Veletri en fera une maladie..... Comme tout va changer à son retour! Les soupçons, les inquiétudes vont reparoître! Cette douce gaieté, que l'amour et l'amitié avoient fait naître, désertera pour toujours!... Mais, Saint Phal, il faut que je vous conte une nouvelle aventure qui m'est arrivée hier soir; vous savez qu'au lieu de passer ma soirée auprès de Cécile, il a fallu que j'allasse à la fête que le prince de Montegallo a donnée. J'y suis venu avec humeur, et rien ne l'a dissipée, puisque je n'ai pas même eu la satisfaction d'y rencontrer un seul des individus que je vois habituellement chez la

marquise ; avec l'un d'eux j'aurois prononcé son nom, il m'auroit aidé à supporter le poids de l'ennui qui pesoit sur moi; mais la duchesse n'y a paru qu'un moment, une migraine l'a forcée de quitter la partie; une grosse fièvre, retenant monsieur de Murville au lit, a obligé Adèle à rester auprès de lui; mon vieil abbé même n'y est pas venu. — Je parcourois les salles sans plaisir et sans projets; obsédé, ennuyé par les importuns, indifférent pour tout, ne prenant intérêt à rien, j'allois me retirer, quand trois masques, qui se promenoient ensemble, m'accostèrent à la fois. Deux chauve-souris déguisées à ne pouvoir jamais être reconnues, tenoient le bras d'un homme tout aussi masqué qu'elles

et vêtu d'un domino blanc. Tandis qu'une des deux femmes me débitoit des lieux commun que j'écoutois à peine, l'autre me pria timidement de la conduire à une banquette qui étoit à vingt pas de nous, et sur laquelle le domino blanc et sa compagne voulurent aussi s'établir. Ces deux derniers paroissoient fort occupés; ils parloient et rioient beaucoup; mais quelque chose qu'ils avoient dans la bouche, changeoit tellement l'organe de leur voix qu'il n'y avoit moyen de les comprendre qu'en les écoutant très-attentivement. La personne que je conduisois, loin d'être aussi bruyante, trembloit en s'appuyant sur moi. Parvenu à la banquette qu'elle m'avoit indiquée, je m'assis près d'elle, sur

l'invitation qu'elle m'en fît : le domino blanc se plaça de l'autre côté.-- « Vous avez l'air d'avoir de l'humeur « ou de l'ennui? » me dit ma voisine avec un son de voix tout aussi déguisé que celui de ses associés. — « Beau masque, lui répondis-je, rien « ne m'intéresse ici. » — « Quoi ! « vous ne rencontreriez pas dans « cette foule un objet qui pût vous « captiver. » — « Non. » — « Vous oc- « cuperiez-vous d'une absente? » — « Oui. » — « Vous êtes laconique; « mais voyons si je devinerai son « nom..... Est-ce la duchesse de Fra- « villa? — Je ne répondis pas. — « Est-ce madame de Murville? — « Toujours même silence. — Seroit- « ce la marquise de Veletri? » — A ce nom adoré, que toutes les for-

ces de mon ame me portoient à répéter avec ivresse, je fus sur le point de me trahir. N'ayant pas la force de renier mon amour, ne voulant pas le confesser, j'interrompis la questionneuse pour lui demander à mon tour, le motif de sa curiosité. « Mais « qui êtes-vous donc? lui dis-je. » — Là-dessus elle me présente du papier, je l'ouvre, j'y vois écrit, *l'anonyme*, je reste pétrifié. — « Oh, pour « le coup, m'écriai-je en saisissant « sa main, qui que vous soyez, femme, ange ou diable, il faut que je « sache ce qui vous porte depuis si « long-temps à éveiller ma curiosité « par celle que vous me témoignez? « Quel est votre but? » — « Ne le « devinez-vous pas? » — « Non. » — Le masque se tut. — « Qui êtes vous? »

continuai-je, avec vivacité. — « Qui « est celle que vous aimez? » répondit-il en parlant très-bas. — « Prononcez son nom et vous saurez le « mien. » — « Jamais. » — « Jamais!.. « c'est dur. » — « Mais que vous « importe? » — « Le bonheur de « ma vie, le repos de mes jours! » — « Vous aimez donc aussi? » — « Si « j'aime!..... grand dieu! ce mot suffit-il pour exprimer ce que je sens « pour lui » — « Qui lui? » — « Celui que j'aime! » — « Son nom? » — « Nommez-celle que vous aimez? » — J'ai fait un geste d'impatience, le masque en posant sa main sur mon bras a répété la question. — Je me suis levé, il m'a arrêté avec un mouvement très-vif qui m'a obligé à me rasseoir. — « Est-ce la marquise de

« Veletri? » a-t-il dit encore. Et sans attendre la réponse qu'il désiroit, il a poursuivi en baissant la voix. — « Si c'étoit elle, rien ne pourroit-il « donc vous porter à changer? » — « Oh, rien au monde! » — « Eh « quoi! l'amour d'une autre ne par- « viendroit pas à vous toucher? » — « Oh non! » — Mais en aimant aussi « passionnément, êtes-vous sûr d'ê- « tre payé de retour? » — « Encore « une fois que vous importe? » — « Lodève! je vous l'ai déjà dit; je « veux bien le répéter encore..... « Cette conversation »..... Le masque n'a pu continuer. D'une main tremblante il s'est appuyé sur moi, de l'autre il a soutenu sa tête: je n'ai pu m'empêcher d'éprouver une très-vive émotion; me la reprochant tout

aussitôt comme une distraction coupable, j'allois me lever, quand, en s'inclinant vers moi, le masque m'a dit d'une voix presque éteinte. — « Vous aimez donc bien cette trop « heureuse Cécile? » — « Eh bien, « oui! » ai-je répondu, sans pouvoir réprimer davantage le sentiment qui me maîtrisoit..... « Oui..... j'adore Cé- « cile!.... Mais, malheur à celle qui « abusera de ce secret, dévoilé par... « je ne sais quel pouvoir magique; « il n'est point de mystère, de mas- « que, ni de déguisement qui met- « tront l'indiscrète à l'abri de ma ven- « geance. » En disant cela, je me lève, et malgré les efforts que fait le masque pour me retenir encore, je m'éloigne de lui, je quitte le bal; je reviens chez moi dans une agita-

tion extrême, et désolé d'avoir parlé!

Je ne devine plus la personne adroite et mystérieuse qui m'a fait avouer ce que j'avois juré de taire à jamais. Par quel prestige a-t-elle fasciné ma prudence? Comment a-t-elle fait pour m'arracher l'aveu de mon amour? Non, je vous le répète, je ne comprends point l'influence irrésistible qui m'a entraîné!

Quoi! mon cher Saint Phal, vous entreprenez la justification de la vicomtesse? Quoi! vous voulez me faire croire que madame de Valcourt m'a véritablement aimé? Vous allez jusqu'à chercher à me persuader qu'elle me conserve encore cet intérêt si vif qu'elle n'a jamais éprouvé

que pour moi seul. Où en sommes-nous, mon ami, si cette femme a pu vous captiver? Où en sommes-nous, si vous êtes prévenu à ce point? Elle vous a tout avoué, dites-vous? Sa confession a dû être piquante, j'en suis sûr, surtout si elle ne vous a rien déguisé. Mais je crois que la bonne dame, en trouvant auprès de vous l'indulgence qu'elle n'oseroit chercher ailleurs, aura jugé à propos d'étayer sa narration de tout ce qui pouvoit vous séduire. Ce dont je lui fais un crime, n'étoit qu'une inconséquence mal interprêtée, une étourderie dont elle fut trop punie. Je le vois bien, elle compte sur ma discrétion. Assurez-la que j'en aurai beaucoup, beaucoup, vis-à-vis de Saint Phal même; c'est promettre au-delà

de ce qu'elle peut espérer. Au reste, loin de lui en vouloir, je lui sais gré de m'avoir inspiré le désir de quitter Paris; sans elle, peut-être ne serois-je point venu à Bologne; sans elle, je n'aurois point connu Cécile, et ce nom qui exprime toutes les vertus, suffit dès qu'on le prononce pour porter à pardonner.

P. S. L'abbé vient de passer à l'instant chez moi pour m'apprendre l'arrivée du marquis. Hélas! je ne l'attendois que demain matin, et le voilà déjà ici dès aujourd'hui!

LETTRE XX.

Je l'avois bien prévu, tout a changé de face dès que le marquis a reparu ! Cécile n'est plus la même : enveloppée de son silence, elle est plus timide, plus prudente que jamais; son regard erre sur le marquis avec inquiétude, et suit tous les mouvemens que lui dicte sa très-mauvaise humeur. La douceur de Cécile est toujours la même, mais elle n'a plus cet air paisible qui ajoutoit un trait de bonheur à ceux de sa beauté. Cependant elle m'a souri deux fois; j'ai dû cette consolation passagère à l'intention qu'elle avoit de m'encoura-

ger à souffrir; peut-être à la crainte que mon chagrin ne trahisse la situation de mon ame. Cécile a eu raison; tel que le printems ranime une plante mourante, son sourire vivifie mon être, son sourire m'ouvre les cieux.

Tandis que le marquis, d'un air sombre, parcouroit la chambre, que quelques oisifs l'examinoient en ricanant, que la duchesse s'occupoit de Cécile, j'ai jeté les yeux autour de moi. Quelle différence, me suis-je dit, entre les jours qui viennent de s'écouler, et celui qui pèse aujourd'hui sur nous! Dieu! que la présence d'un seul homme a opéré de changemens! Les murs mêmes semblent tapissés de tristesse; tout

porte l'empreinte de l'ennui. Celle dont l'aimable gaîté animoit tout, il y a deux jours, maintenant silencieuse et préoccupée, ose à peine articuler un mot. Le bon vieillard, qui lui sert de père, n'a plus son humeur joviale; son front, qui étoit épanoui malgré les rides, n'offre plus que des soucis. L'abbé, dont la grosse joie provoquoit la nôtre, observe, se tait et ne rit plus. La physionomie de madame de Caraviglia, rassérénée par l'harmonie générale, est refrognée de nouveau. Cette table, où régnoit l'heureux mélange de livres instructifs et agréables, de crayons, de dessins, de papiers, etc., ne porte plus que l'éternel et nécessaire ouvrage de Cécile qui soupire en brodant. Ce fauteuil, monument

de l'attention la plus tendre, a disparu. Il n'y a pas, jusqu'au pauvre Jacot, qui n'ait été banni et relegué dans sa cage; je n'ai pu m'empêcher d'en demander des nouvelles à sa vieille maîtresse, avec ce genre d'intérêt que l'on éprouve pour ce qui fut le témoin de nos momens heureux. Pour toute réponse, elle a regardé son frère en faisant une grimace qui attestoit le mécontentement dont il étoit l'objet.

Las enfin d'arpenter la chambre en silence, le marquis m'a prié de passer avec lui dans son cabinet, où donnant un libre essor à la rage dont il étoit dévoré, il m'a conté, avec l'accent de la haine, tout ce que Brogliezi a dit et fait à Florence. M. de

Veletri furieux, formoit et repoussoit mille projets à-la-fois. Tantôt il vouloit se battre et provoquer son ennemi; tantôt il vouloit le couvrir de honte, en lui reprochant publiquement sa mauvaise foi et sa friponnerie. Je l'écoutois, sans le contrarier, sans justifier Brogliezi; je savois que le courroux s'irrite par les représentations déplacées; mais lorsqu'il m'a paru plus calme, je l'ai prié de réfléchir sur les inconvéniens des démarches qu'il comptoit faire; je lui ai prouvé qu'elles compromettroient la marquise, et donneroient par cela même gain de cause à celui qui ne cherche qu'à le chagriner, ou à le porter à quelque éclat fâcheux. Ce raisonnement l'a frappé. — « Attendez, ai-je poursuivi, l'issue de

« mon procès ; dès que je l'aurai ga-
« gné, Brogliezi ne se trouvera-t-il
« pas assez puni ? son déshonneur
« ne sera-t-il pas avéré? Que vous
« faut-il de plus ? » -- Le marquis est entré dans mes vues ; il m'a expliqué, avec les plus grands détails, les moyens qu'il a employés à Florence pour que le crédit, dont y jouit son frère, influençât en ma faveur. En effet il m'a si bien servi, ou pour mieux dire, il m'a fait si bien servir à sa haine, qu'il est impossible que je tarde davantage à recouvrer mon bien.

Mais, le croirez-vous Saint Phal! au milieu d'une discussion intéressante, puisqu'il s'agissoit de la majeure partie de ma fortune, mon at-

tention fut détournée, captivée par un cri échappé au perroquet de madame de Caraviglia, dont la cage étoit posée sur une fenêtre, à quelque distance de la chambre où nous étions. Gardez-vous d'en rire, mon bon ami! il faut aimer pour connoître les puérilités du sentiment; il faut aimer, pour avoir une idée de ces riens, inaperçus par d'autres, et qui servent de philtre à l'amour. Oui! le sifflement d'un perroquet, ce cri si désagréable à toute oreille délicate, m'a fait tressaillir par les souvenirs qu'il a éveillés en moi. Que de choses il m'a rappelées! Que d'heureux instans il a su reproduire! Comme ma pensée a rétrogradé vers ces jours paisibles passés trop rapidement! Cet animal, en criant très-

haut, empêcha souvent que ceux qui nous entouroient n'entendissent ce que l'amour me faisoit dire tout bas. J'ai vu le pauvre oiseau venir souvent à Cécile, baisser la tête pour solliciter une carresse qu'on ne lui refusa jamais. Une fois, un baiser fut déposé parmi ses plumes : jaloux de son bonheur, je voulus le partager, et je posai mes lèvres sur l'endroit que la bouche de Cécile avoit touché. Hélas! tout cela n'est plus qu'un songe : mais il en est, dit-on, que le ciel envoie lui-même, ceux-là sont ineffaçables, ils se gravent dans la mémoire en traits de feu et d'amour!

Mon anonyme m'a fait un cadeau, j'oubliois de vous le dire. En ren-

trant chez moi, mon valet-de-chambre m'a remis un paquet que la même vieille avoit apporté. J'y ai trouvé un médaillon, dans lequel une peinture allégorique, faite avec beaucoup de talent et de grace, représente l'amour à moitié caché par un nuage. Le petit dieu tient un masque dont il se couvre; son flambeau brûle de la flamme la plus vive, et perce à travers un voile que le silence cherche à étendre sur lui. Le médaillon est joliment monté, son épaisseur feroit croire qu'il renferme encore autre chose; le cercle qui l'entoure est composé de demi-perles d'or, sur chacune desquelles est gravée une lettre de l'alphabet. Après un mûr examen, ces boutons, cet *a*, *b*, *c*, m'ont paru indiquer un secret;

mais j'ai eu beau faire, je n'ai pu parvenir à deviner le ressort. Sur le papier qui renfermoit le tout, étoient écrits ces mots:

Un jour vous en aurez la clef.

Me voilà retombé dans toutes mes incertitudes, mais je ne vous fatiguerai plus par mes différentes suppositions.... Adieu, mon cher S. Phal, croyez à la constance de mes sentimens pour vous, autant qu'à la durée de mon amour pour Cécile; ce serment vaut celui du Styx.

LETTRE XXI.

Enfin, mon cher S. Phal! j'ai gagné mon procès! Le fripon est condamné à payer sans délai; sa honte est manifestée, sa fraude est reconnue, et quoiqu'il ait fait pour obtenir un long sursis, les juges ne lui ont donné que huit jours, au bout desquels il faudra qu'il rembourse. Le marquis triomphe; il ne parle pas d'autre chose; il raconte à qui veut l'entendre, qu'il a eu la plus grande part à mon succès, et dit, sans se déguiser, que sa haine contre Brogliezi m'a été bien plus utile que l'amiité qu'il a pour moi. C'est ce dont j'étois

bien convaincu, vous le savez; mais je suis satisfait de le lui entendre dire; pour être d'accord avec moi-même, il me faut un équilibre entre ma reconnoissance et le service qu'il m'a rendu. Puisse ce service ne me pas coûter aussi cher que je commence à le craindre! Puisse le gain de ce procès ne point avoir de suites fâcheuses pour celle qui fait le charme et le tourment de mes jours! Mais Brogliezi est revenu, il est déshonoré, il sait que le marquis a tout fait pour accélérer sa honte; je sais à mon tour, qu'il brûle de se venger de M. de Veletri, qu'il ne cherche que l'occasion de le braver; et Cécile, exposée à la rage de l'un, à la jalousie de l'autre, va succomber sous leurs coups réunis. Depuis que cette

idée m'a frappé, je ne connois plus le repos. Tel qu'un avare qui, craignant pour son coffre-fort, n'ose le surveiller par la crainte d'indiquer le lieu qui le recèle, je souffre comme lui, et, comme lui, je dois dissimuler, pour que le marquis ne vienne pas à pénétrer mes sentimens. Depuis son retour de Florence, sa jalousie étant augmentée, il observe la marquise avec plus d'attention que jamais; on diroit qu'il veut surprendre jusqu'à son arrière-pensée : il interprète avec courroux ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, et cherche à trouver en tout un aliment à des soupçons continuels. Témoin de cette fatigante inquisition, témoin des chagrins de Cécile, je ne sais où puiser le courage dont j'ai besoin

pour supporter sa peine, et le sang-froid qui m'est nécessaire pour endurer l'injustice du marquis. Un glaive est suspendu sur la tête la plus chère, je le vois, il va tomber, le fil en est à moitié brisé..... Et je ne puis exposer ma vie pour préserver la sienne des maux qui lui sont réservés !

Ne croyez pas, mon ami, que l'inquiétude que j'éprouve soit l'effet d'une imagination trop alarmée : hélas ! les réflexions les plus justes viennent à l'appui de mes craintes, et la connoissance que j'ai du caractère de Brogliezi, et de celui de Veletri, me font prévoir des malheurs incalculables, sans me fournir les moyens de les prévenir.

Le jour où mon procès fut jugé, au moment où j'entrai chez le marquis, il courut à moi les bras ouverts, en criant : vivat, vivat! Tout le monde m'entoura aussitôt, on me prodigua les complimens usités : Cécile, cette fois-ci, fit comme les autres; la crainte que son mari n'expliquât son silence en faveur de Brogliezi, l'obligea à vaincre l'émotion qu'elle éprouvoit en me parlant ; elle s'approcha de moi ; son maintien, sa voix, ses traits décéloient son trouble : mon cœur sut en démêler la véritable cause; la jalousie du marquis l'interprêta autrement : il regarda Cécile d'un œil scrutateur et sévère, et ce regard terrible acheva de la déconcerter. — « Il paroît, « lui dit-il, que le bonheur de notre

« ami ne vous intéresse que foible-
« ment, madame; vos félicitations
« n'ont point la franchise des nô-
« tres. » — « Monsieur de Lodève
« ne pense pas de même, j'en suis
« sûre, répondit Cécile tremblante,
« il est persuadé que tous mes vœux
« ont été pour lui. » — Je compris le sens attaché à cette phrase, j'assurai Cécile que j'en étois convaincu. Le marquis fit un sourire sardonique, il dit à demi voix quelques mots italiens que je n'entendis pas, mais ils durent être cruels, car je vis Cécile baignée de larmes. Heureusement la duchesse se trouvoit avec nous, elle alla au marquis, le prit à part; ils disputèrent longtemps, monsieur de Veletri finit cependant par céder; il se rapprocha

de sa femme, lui prit la main, la lui baisa; Cécile soupira d'un air peiné, puis se jetant dans les bras de l'ange de paix qui avoit été son égide, elle fondit en pleurs.

Vous pouvez aisément vous imaginer la situation de mon ame pendant tout le temps que dura cette scène! Qu'il me fallut de raison et de prudence, pour ne point faire à monsieur de Velétri les reproches qu'il méritoit, pour réprimer le mouvement impérieux qui m'entraînoit aux pieds de Cécile, que j'eusse désiré dédommager de ses souffrances par l'excès de mon amour! Madame de Murville qui arriva sur ces entrefaites fit diversion à ce qui venoit de se passer, mais

à peine eut-elle ouvert la bouche qu'un supplice d'un nouveau genre recommença pour moi. — « Qu'est-« ce, me dit-elle avec malice, que « cette chauve-souris qui vous a tant « occupé au bal? » — « Une chauve-« souris? Il y en a eu plusieurs, ma-« dame. » — « C'est ce que je sais : « mais je parle de celle qui étoit ac-« compagnée d'un homme en do-« mino blanc, auquel vous l'avez « enlevée d'emblée? » — « Com-« ment est-il possible que vous soyez « si bien informée? Je ne vous vis « point à la fête. » — « Qu'en savez-« vous, monsieur? peut-être y étois-« je, peut-être..... que cet oiseau « nocturne, dont le cri vous a sé-« duit »..... — J'étois à la torture, je ne pus m'empêcher de jeter sur

Adèle un coup d'œil foudroyant. — « Je comprends, me dit-elle à voix « basse; la duchesse est ici, j'ai com- « mis une indiscrétion; mais appre- « nez »..... Je ne veux rien appren- dre, lui dis-je avec impatience, et quittant ma place, je m'éloignai d'elle, sans dissimuler la colère et le chagrin que j'éprouvois d'être ainsi interpelé en présence de Cécile, sans pouvoir me justifier. Que j'en ai souffert, mon cher Saint Phal! mais je ne souffrois pas seul. Cécile étoit tout aussi agitée que moi-même; tout en elle trahissoit sa peine, quelqu'attention qu'elle apportât à la cacher, et de toute la soirée je ne pus lui parler, je ne pus l'aborder! elle fut constamment entourée.

En sortant j'ai accompagné la du-

chesse, jusques chez elle. J'ai profité de cette occasion pour lui témoigner l'admiration que son caractère m'inspire; je lui ai parlé de ma reconnoissance, de mon tendre dévouement. — « Oui, m'a-t-elle répon- « du, après un moment de silence, « oui, je suis contente de moi..... « beaucoup plus que je n'osois l'es- « pérer. » — J'ai feint de ne pas la comprendre, pour n'être point obligé de mettre des bornes à l'amitié franche et cordiale qu'elle m'inspire, et qui, je le prévois, va devenir ma seule ressource dans la situation où je vais me trouver dans peu.

Voilà où j'en suis, mon cher Saint Phal! Quoiqu'à mille lieues d'ici, vous voyez les indices de l'orage; il

gronde; la foudre va éclater, mais..... si elle doit frapper Cécile..... accordez-moi, grand dieu! le bonheur de périr avec elle, ou faites-moi mourir dès cette heure, plutôt que de m'en séparer!

FIN DU PREMIER VOLUME.

PAQUIN.

VE

C. .S POCKET

UNIVERS. .ONTO LIBRARY

H&SS
A
763
V.1

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 09 02 13 003 4